

**LE COURRIER DE L'UNESCO ● LE NOUVEL OBSERVATEUR ● THE LOS ANGELES TIMES SYNDICATE
O ESTADO DE SÃO PAULO ● EL PAÍS ● LA REPUBBLICA ● THE INDEPENDENT**

ORGANISAIENT LES 12 ET 13 FÉVRIER AU SIÈGE DE L'UNESCO À PARIS

LA PREMIÈRE

RENCONTRE
INTELLECTUELS DU MONDE

AUTOUR DU THÈME

NORD ET SUD PEUVENT-ILS PARTAGER LA MÊME IDÉE DU PROGRÈS?

**Y PARTICIPAIENT
NOTAMMENT:**

**ALEXANDRE ADLER
TARIQ BANURI
TAHAR BEN JELLOUN
JACQUES BERQUE
ANDRÉ BRINK
LESTER BROWN
FAWZIA CHARFI
MUSTAFA CHERIF
JEAN DANIEL
RÉGIS DEBRAY
AMOS ELON
LUC FERRY
CELSO FURTADO
NATHAN GARDELS
SUSAN GEORGE
BERNARD GUETTA
MAHMOUD HUSSEIN
JOSEPH KI-ZERBO
SHUICHI KATO
RAVINDRA KUMAR
JEAN LACOUTURE
GILLES LAPOUGE
ANTONIN LIEHM
PAVEL LOUNGUINE
ADAM MICHNIK
EDGAR MORIN
SAMI NAÏR
EHSAN NARAGHI
OLUSEGUN OBASANJO
ERIK ORSENNA
DILEEP PADGAONKAR
OLIVER STONE
ALAIN TOURAINÉ
IMMANUEL WALLERSTEIN**

Dès le mois prochain:

**les lecteurs du Courrier de l'UNESCO auront un premier compte rendu des grands moments
du débat.**

Pour la rentrée d'automne:

les principales interventions de la Rencontre inspireront un thème spécial de notre revue.

8

PSYCHANALYSE
LA RÈGLE DU JE



Notre couverture:
La mère de l'artiste (1912), du peintre catalan Juan Gris.

44 ACTION UNESCO
EN BREF...
Le saviez-vous?

présenté par Sylvie Nerson Rousseau

L'œuvre freudienne
par Jacques Hassoun 10

49 DISQUES RÉCENTS
par Isabelle Leymarie

L'aventure intérieure
par Olivier Marc 14

50 LIVRES DU MONDE
par Edgar Reichmann

Comment dire Je
par Eliane Amado Lévy-Valensi 17

Japon: le jeu de l'indulgence
par Etienne Barral 20

Afrique: les mots guérisseurs
par Anne-Marie Kaufmant 30

Parole bâillonnée, corps déchaîné
par Chawki Azouri 34

Russie:
homme du besoin et homme du désir
par Alexandre Mikhalevitch 36

Québec: le prix de la survie
par Monique Panaccio 40

23

Espace vert

45

La chronique de
Federico Mayor

Consultante spéciale:
Sylvie Nerson Rousseau

SIGMUND FREUD écrit à ALBERT EINSTEIN

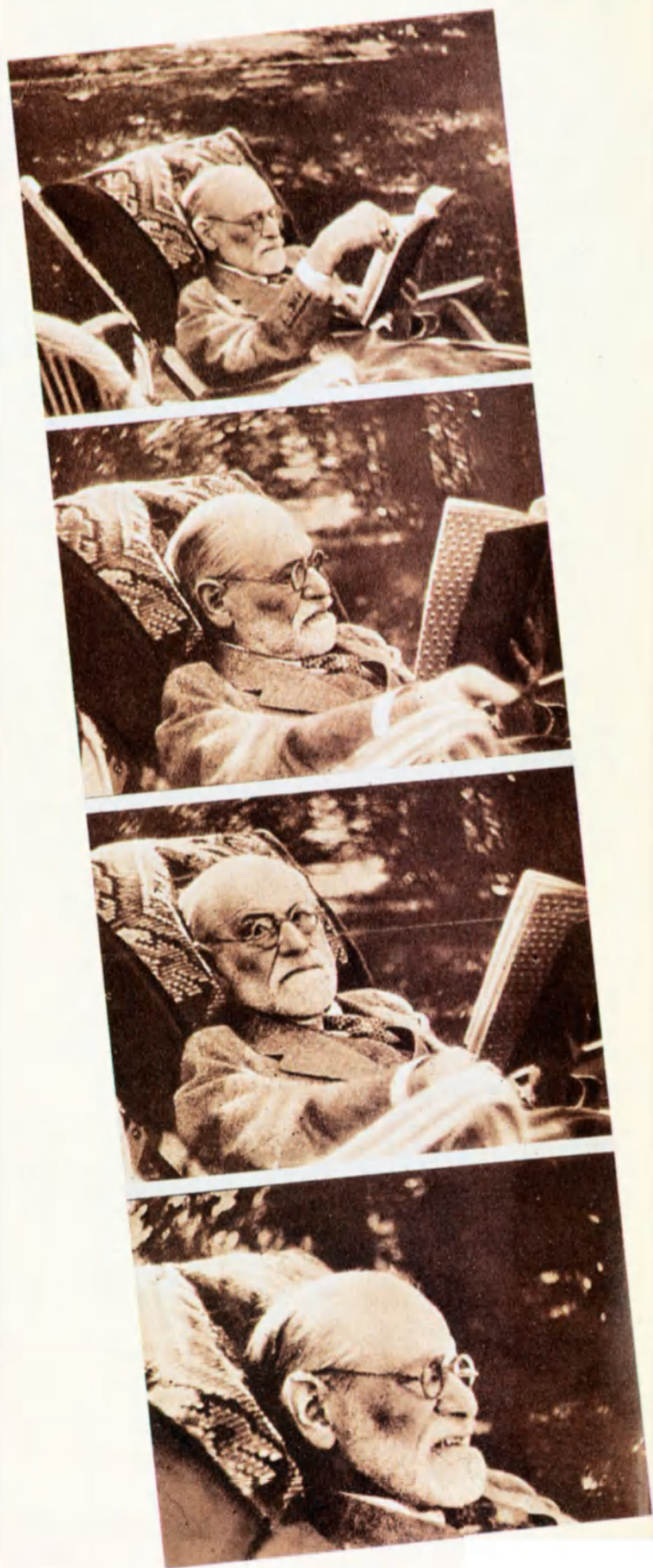
Existe-t-il un moyen d'affranchir les hommes de la menace de la guerre? De canaliser l'agressivité de l'être humain et de le rendre psychologiquement mieux armé contre ses pulsions de haine et de destruction?

Telles sont les questions qu'Albert Einstein, le 30 juillet 1932, pose, inquiet, dans une lettre à Sigmund Freud, alors que la violence fasciste et nazie s'étend en Europe. Dès septembre, le père de la psychanalyse, qu'Einstein appelle le «grand connaisseur des instincts humains», répond au physicien, en s'expliquant sur les soubassements psychiques du comportement, et en précisant les voies possibles vers une cessation des conflits qui déchirent les hommes.

Cette correspondance, publiée en 1933 par l'Institut international de coopération intellectuelle, le précurseur de l'UNESCO, sous le titre *Pourquoi la guerre?*, constitue, avec quelques autres échanges de vues entre personnalités marquantes du monde intellectuel d'alors, l'une des initiatives les plus remarquables de la Société des Nations — dont l'Organisation des Nations Unies a repris la mission en 1946 — pour consolider, dans l'esprit des hommes, une paix de plus en plus menacée. Soixante ans plus tard, ce document quasiment inédit reste une mise au point qui n'a rien perdu ni de son intérêt, ni de sa validité.

De larges extraits de la lettre d'Albert Einstein ont déjà paru dans le *Courrier* (dans notre numéro de mai 1985, *Quarante ans après*, commémorant la fin de la Seconde Guerre mondiale).

Pour la première fois, nous présentons ci-après, légèrement abrégée, la réponse de Sigmund Freud.



Sigmund Freud, le 20 juillet 1932.

Pourquoi la guerre?

PAR SIGMUND FREUD

Vous commencez par poser la question entre droit et force. C'est là, assurément, le juste point de départ de notre enquête. Puis-je me permettre de substituer au mot «force» le terme plus incisif et dur de «violence»? Droit et violence sont actuellement pour nous des antinomies. Il est facile de montrer que l'un est dérivé de l'autre.

(...)

Les conflits d'intérêts surgissant entre les hommes sont donc, en principe, résolus par la violence. Ainsi en est-il dans tout le règne animal, dont l'homme ne saurait s'exclure; pour l'homme, il s'y ajoute encore, bien entendu, des conflits d'opinion, qui s'élèvent jusqu'aux plus hauts sommets de l'abstraction et dont la solution semble nécessiter une technique différente. Mais cette complication n'est apparue que plus tard.

A l'origine, dans une horde restreinte, c'est la supériorité de la force musculaire qui décidait ce qui devrait appartenir à l'un, ou quel était celui dont la volonté devait être appliquée. La force musculaire se trouve secondée et bientôt remplacée par l'usage d'instruments; la victoire revient à qui possède les meilleures armes ou en use avec le plus d'adresse.

L'intervention de l'arme marque le moment où déjà la suprématie intellectuelle commence à prendre la place de la force musculaire; le but dernier de la lutte reste le même: l'une des parties aux prises doit être contrainte, par le dommage qu'elle subit et par l'étranglement de ses forces, à abandonner

ses revendications ou son opposition. Ce résultat est acquis au maximum lorsque la violence élimine l'adversaire de façon durable, — le tue par conséquent.

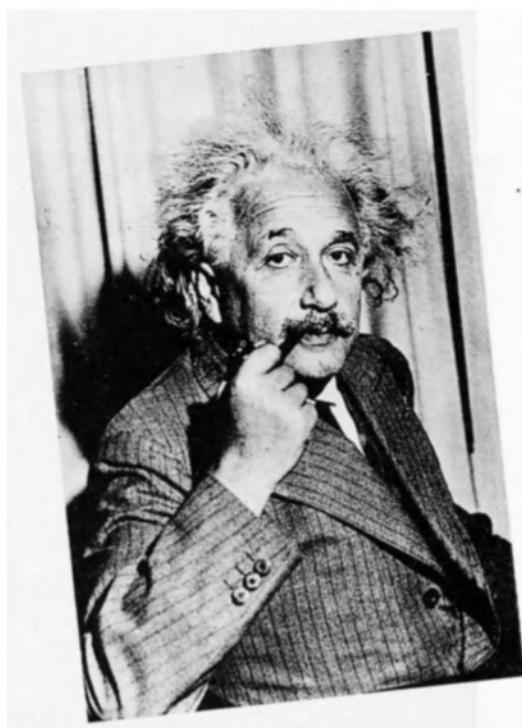
Ce procédé offre deux avantages: l'adversaire ne pourra reprendre la lutte à une nouvelle occasion et son sort dissuadera les autres de suivre son exemple. Par ailleurs, la mise à mort de l'ennemi satisfait une disposition instinctive, sur laquelle nous aurons à revenir. Il arrive qu'au dessein de tuer vienne s'opposer le calcul selon lequel l'ennemi peut être employé pour rendre d'utiles services, si, une fois tenu en respect, on lui laisse la vie sauve. En pareil cas, la violence se contente d'asservir au lieu de tuer. C'est ainsi qu'on commence à épargner l'ennemi, mais le vainqueur a dès lors à compter avec la soif de vengeance aux aguets chez le vaincu, et il abandonne une part de sa propre sécurité.

(...)

Nous savons que ce régime s'est modifié au cours de l'évolution, et qu'un chemin a conduit de la violence au droit, — mais lequel? Il n'en est qu'un, à mon avis, et c'est celui qui aboutit au fait que l'on peut rivaliser avec un plus fort par l'union de plusieurs faibles. «L'union fait la force.» La violence est brisée par l'union, la force de ces éléments rassemblés représente dès lors le droit, par opposition à la violence d'un seul.

Nous voyons donc que le droit est la force d'une communauté. C'est encore la violence, toujours prête à se tourner contre tout individu qui lui résiste, travaillant avec les mêmes moyens, attachée aux mêmes buts; la différence réside, en réalité, uniquement dans le fait que ce n'est plus la violence de l'individu qui triomphe, mais celle de la communauté.

Mais, pour que s'accomplisse ce passage de la violence au droit nouveau, il faut qu'une condition psychologique soit remplie. L'union



du nombre doit être stable et durable. Si elle se créait à seule fin de combattre un plus puissant pour se dissoudre une fois qu'il est vaincu, le résultat serait nul. Le premier qui viendrait ensuite à s'estimer plus fort chercherait de nouveau à instituer une hégémonie de violence, et le jeu se répéterait indéfiniment.

La communauté doit être maintenue en permanence, s'organiser, établir des règlements qui préviennent les insurrections à craindre, désigner des organes qui veillent au maintien des règlements, — des lois —, et qui assurent l'exécution des actes de violence conformes aux lois. De par la reconnaissance d'une semblable communauté d'intérêts, il se forme, au sein des membres d'un groupe d'hommes réunis, des attaches d'ordre sentimental, des sentiments de communauté, sur lesquels se fonde, à proprement parler, la force de cette collectivité.

(...)

La situation est simple, tant que la communauté ne se compose que d'un certain nombre d'individus d'égale force. Les lois de cette association fixent alors, en ce qui concerne les manifestations violentes de la force, la part de liberté personnelle à laquelle l'individu doit renoncer pour que la vie en commun puisse se poursuivre en sécurité.



Ci-contre et pages 46-47: sur ces cartes postales adressées en 1933 à l'Institut international de coopération intellectuelle, Sigmund Freud accuse réception de *Pourquoi la guerre?*

Mais un tel état de tranquillité ne se conçoit que théoriquement; de fait, le cours des choses se complique, parce que la communauté, dès l'origine, renferme des éléments de puissance inégale — hommes et femmes, parents et enfants — et que bientôt, la guerre et l'assujettissement créent des vainqueurs et des vaincus, qui se transforment en maîtres et esclaves. Le droit de la communauté sera, dès lors, l'expression de ces inégalités de pouvoir, les lois seront faites par et pour les dominateurs, et on laissera peu de prérogatives aux sujets.

A partir de ce moment-là, l'ordre légal se trouve exposé à des perturbations de deux provenances: tout d'abord les tentatives de l'un ou de l'autre des seigneurs pour s'élever au-dessus des restrictions appliquées à tous ses égaux, pour revenir, par conséquent, du règne du droit au règne de la violence; en second lieu, les efforts constants des sujets pour élargir leur pouvoir et voir ces modifications reconnues dans la loi, donc pour réclamer, au contraire, le passage du droit inégal au droit égal pour tous.

Ce dernier courant sera particulièrement marqué quand se produiront véritablement, au

sein de la communauté, des modifications dans les attributions du pouvoir comme il arrive par suite de divers facteurs historiques. Le droit peut alors s'adapter insensiblement à ces nouvelles conditions, ou, ce qui est plus fréquent, la classe dirigeante n'est pas disposée à tenir compte de ce changement: c'est l'insurrection, la guerre civile, d'où la suppression momentanée du droit, et de nouveaux coups de force, à l'issue desquels s'instaure un nouveau régime du droit. Il est encore une autre source de transformation du droit, qui ne se manifeste que par voie pacifique, et c'est le changement de culture qui s'opère parmi les membres de la communauté; mais il rentre dans un ordre de phénomènes qui ne pourra être traité que plus loin.

■ Une instance suprême

Nous voyons donc que, même à l'intérieur d'une communauté, le recours à la violence ne peut être évité dans la solution des conflits d'intérêt. Mais les nécessités, les communautés d'intérêt issues d'une existence commune sur un même sol, hâtent l'apaisement de ces luttes et, sous de tels auspices, les possibilités de solutions pacifiques sont en pro-

gression constante. Mais il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire de l'humanité pour assister à un défilé ininterrompu de conflits, que ce soit une communauté aux prises avec un ou plusieurs autres groupements, que ce soit entre unités tantôt vastes, tantôt plus réduites, entre villes, pays, tribus, peuples, empires, conflits presque toujours résolus par l'épreuve des forces au cours d'une guerre. De telles guerres aboutissent ou bien au pillage, ou bien à la soumission complète, à la conquête de l'une des parties.

On ne saurait porter un jugement d'ensemble sur les guerres de conquête. Nombre d'entre elles, comme celle des Mongols et des Turcs, n'ont apporté que du malheur; d'autres, en revanche, ont contribué à la transformation de la violence en droit, en créant de plus vastes unités au sein desquelles la possibilité du recours à la force se trouvait supprimée et un nouveau régime de droit apaisait les conflits.

Ainsi les conquêtes romaines qui apportèrent aux pays méditerranéens la précieuse *pax romana*. Les ambitions territoriales des rois de France ont créé un royaume uni dans la paix et florissant. Si paradoxal que cela puisse paraître, force nous est d'avouer que la guerre pourrait bien n'être pas un moyen inopportun pour la fondation de la paix «éternelle», car elle s'avère capable de constituer les vastes unités au sein desquelles une puissance centrale rend de nouvelles guerres impossibles.

Cependant elle n'aboutit pas à ce résultat, car les succès de la conquête sont, en règle générale, de courte durée, les unités nouvellement créées se désagrègent à leur tour presque toujours faute de cohésion entre les parties réunies par contrainte. Et, de plus, la conquête n'a pu créer, jusqu'ici, que des unifications partielles, — de grande envergure il

est vrai, — et dont les conflits réclamèrent justement des solutions brutales. Le résultat de tous ces efforts guerriers fut simplement que l'humanité échangea les innombrables et quasi incessantes escarmouches contre de grandes guerres, d'autant plus dévastatrices qu'elles étaient rares.

En ce qui concerne notre époque, la même conclusion s'impose, à laquelle vous avez abouti par un plus court chemin. Il n'est possible d'éviter à coup sûr la guerre que si les hommes s'entendent pour instituer une puissance centrale aux arrêts de laquelle on s'en remet dans tous les conflits d'intérêts. En pareil cas, deux nécessités s'imposent au même titre: celle de créer une semblable instance suprême et celle de la doter de la force appropriée. Sans la seconde, la première n'est d'aucune utilité. Or, la Société des Nations a bien été conçue comme une autorité suprême de ce genre, mais la deuxième condition n'est pas remplie. La Société des Nations ne dispose pas d'une force à elle et ne peut en obtenir une que si les membres de la nouvelle association, — les différents Etats, — la lui concèdent. Et il y a peu d'espoir, pour le moment, que la chose se produise.

Mais on ne comprendrait en somme pas pourquoi cette institution a été créée, si l'on ne savait qu'elle représente, dans l'histoire de l'humanité, une tentative bien rarement conçue, et jamais réalisée en de pareilles proportions. Tentative qui consiste à acquérir l'autorité, c'est-à-dire l'influence contraignante, d'ordinaire basée sur la détention de la force, en faisant appel à certains principes idéaux.

Deux facteurs, nous l'avons vu, assurent la cohésion d'une communauté: la contrainte de violence et les relations de sentiment — les identifications, comme on les désignerait en langage technique — entre les membres de ce même corps. Si l'un des facteurs vient à dis-

paraître, il se peut faire que l'autre maintienne la communauté. De telles notions ne peuvent naturellement avoir une signification que si elles correspondent à d'importants éléments de communauté.

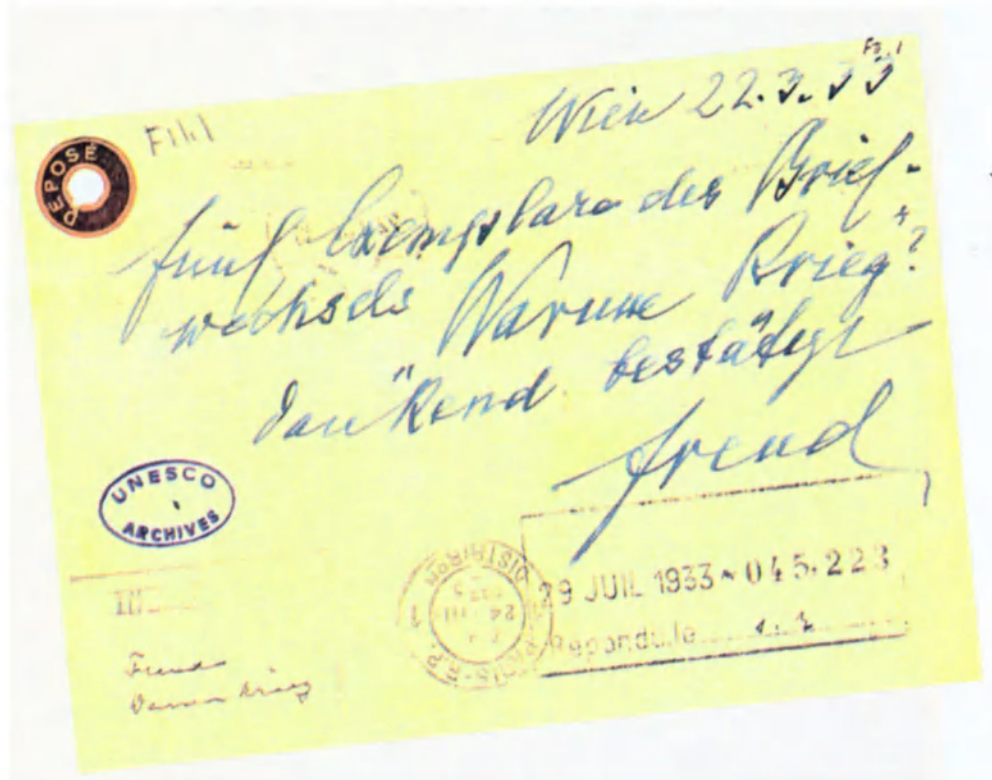
Reste alors à savoir quelle en est la puissance. L'histoire nous apprend que ces notions ont réellement exercé leur action. L'idée panhellénique, par exemple, la conscience d'être quelque chose de mieux que les barbares voisins, et dont on retrouve la si vigoureuse expression dans les confédérations amphictioniques, dans les oracles et dans les jeux, fut assez puissante pour adoucir le régime de la guerre parmi les Grecs, mais non point suffisante, naturellement, pour supprimer les conflits armés entre les diverses factions du peuple grec, ni même pour dissuader une ville de s'allier aux Perses ennemis pour abaisser un rival. Le sentiment de communauté chrétienne, dont on sait pourtant la puissance, n'a pas davantage, au temps de la Renaissance, empêché de petits et de grands Etats chrétiens de rechercher l'appui du Sultan dans les guerres qu'ils se livrèrent entre eux.

A notre époque également, il n'est aucune

idée à laquelle on puisse accorder une telle autorité conciliatrice. Les idéals nationaux qui gouvernent aujourd'hui les peuples, — la chose n'est que trop claire, — poussent à l'acte d'opposition. Il ne manque pas de gens pour prédire que, seule, la pénétration universelle de l'idéologie bolchéviste pourra mettre un terme aux guerres, — mais nous sommes de toute manière encore fort loin d'un tel aboutissement, et peut-être n'y saurait-on parvenir qu'après d'effroyables guerres civiles. Il semble donc que la tentative consistant à remplacer la puissance matérielle par la puissance des idées se trouve, pour le moment encore, vouée à l'échec. On commet une erreur de calcul en négligeant le fait que le droit était, à l'origine, la force brutale, et qu'il ne peut encore se dispenser du concours de la force.

■ Pulsions de vie et pulsions de mort

Je ne puis mieux faire maintenant que commenter une autre de vos propositions. Vous vous étonnez qu'il soit si facile d'exciter les hommes à la guerre et vous présumez qu'ils ont en eux un principe actif, un instinct de



SUITE PAGE 46

LA RÈGLE DU JE

par Sylvie Nerson Rousseau

L'OBLIGATION de respecter l'humain en lui-même, que chaque individu rencontre pour devenir un sujet à part entière, est incontournable.

Ce «prix à payer», chacun y consent de façon spécifique, selon ses priorités imaginaires. Pour tel, la priorité sera juridique — il lui importera de se sentir sujet de droit. Pour tel autre primeront les notions d'appartenance à un groupe ou d'œuvre à accomplir — il se verra surtout comme un «acteur social». Pour un troisième, les concepts d'intégrité et de potentialité apparaissent essentiels — il se voudra d'abord individu biologique.

Pour un psychanalyste, l'un des enjeux de la cure est d'amener son analysant à se déprendre de l'emprise d'un «manichéisme narcissique», c'est-à-dire de l'image entièrement bonne ou mauvaise qu'il se fait de lui-même, brisant ainsi son allant. Dès que nous accédons au langage, nous sommes, en effet, requis de maîtriser nos pulsions au profit des idéaux de notre communauté. D'où l'ambivalence qui fait de nous des êtres non pas bons ou mauvais, mais bons et mauvais, puisque nos pulsions (à moins d'être sublimées) se trouvent a priori en opposition avec ces idéaux.

A l'échelle des communautés — ethnique, religieuse, sociale ou nationale — la question de cette répartition entre bons ou mauvais perdure, malgré la «chute» des idéologies, malgré des remaniements géopolitiques qui devraient modifier l'image que les peuples ont les uns des autres. Si pour l'Europe — berceau culturel de la psychanalyse — le spectre du mal a changé d'Est, il n'en demeure pas moins, là comme partout ailleurs, l'apanage de l'autre. Rien ne semble pouvoir entamer la conviction des hommes que le mauvais vient de l'extérieur. Pourtant, c'est en rencontrant en lui-même l'envers de son image idéalisée — ou déchue — que chacun peut prétendre penser l'autre.

La psychanalyse éclaire le psychisme humain d'une lumière impartiale: elle ne cherche pas à juger, mais seulement à définir les mécanismes inconscients qui régissent nos actes et nos pensées.

Cette compréhension du psychisme engendre la conception d'une égalité originaire, puisqu'elle place *a priori* chaque individu dans une position identique face aux registres du réel, de l'imaginaire et du symbolique. Cette position ne sera modifiée que par les aléas de chaque histoire singulière. C'est cette idée d'égalité originaire qui lie radicalement la psychanalyse à l'éthique et à la pensée démocratiques. Les faits historiques, sociaux et culturels transforment secondairement cette égalité générique en égalité de chances ou de droits.

Du Japon à l'Afrique, du Canada à Israël en passant par la toute jeune CEI ou par le Liban, aucune société n'ignore aujourd'hui «l'homme à l'inconscient» qui, d'une façon ou d'une autre, quelquefois encore très indirectement, fait partie intégrante de toute vision de l'homme. Peut-on aller jusqu'à dire que la notion d'inconscient, comme composante centrale du psychisme humain, a joué un rôle dans la remise en cause de certains discours sociaux? Au Canada, en tout cas, le christianisme a longtemps pris prétexte du fait que la psychanalyse affirmait la prédominance des tendances sexuelles pour renforcer ses propres interdits. L'exemple de l'ex-URSS, où la psychanalyse ne s'est pas épanouie non plus, montre aussi à quel point elle est ressentie comme une ennemie par des régimes dont l'idéologie est fondée sur le déni de l'individualité et de ses composantes subjectives.

Au-delà de ses effets thérapeutiques, c'est aussi l'émergence de valeurs fondamentales, telles que la tolérance, le respect de la vérité historique, que la psychanalyse favorise, car son expérience permet précisément à celui qui s'y prête de repérer sa spécificité personnelle, et de prendre acte de celle d'autrui, sans s'en sentir menacé.

Si la préoccupation du bon ou du mauvais devient obsolète, n'y a-t-il pas quelque chance — ou quelque danger selon le point de vue où l'on se place — que les différences ne suffisent plus à justifier les inégalités au sein d'une communauté, et que les oppositions perdent de leur radicalité au profit de positions plus nuancées, libérant des antagonismes nécessaires?

La reconnaissance de l'inconscient comme facteur essentiel, déterminant les comportements humains, ne peut en aucun cas servir des positions partisans: la psychanalyse ne se pense pas, elle-même, comme un discours de la vérité, mais seulement comme une des voies d'accès à la subjectivité et à l'humain. Peut-être, aussi, en cette ère de post-modernité, est-elle susceptible de maintenir la tension entre l'affectif et le rationnel, entre le point de vue identitaire et la prétention à l'objectivité absolue. ■

SYLVIE NERSON ROUSSEAU, psychanalyste française, membre du Cercle freudien, est consultante en santé publique et formatrice de médecins et de travailleurs sociaux pour la prise en charge des séropositifs et des malades du sida. Articles récents: *La psychanalyse au tournant de l'Europe, Psychanalyse et politique, une articulation vitale et périlleuse et La psychanalyse et le citoyen.*



*La
réponse
imprévue*
(1933),
huile sur
toile du
peintre
belge
René
Magritte.



L'œuvre freudienne

par Jacques Hassoun

Si à la fin du siècle dernier, l'empire tsariste passe pour la prison des peuples, l'empire austro-hongrois quant à lui — à l'instar de l'empire ottoman — se présente comme une mosaïque où Ruthéniens et Bucoviniens, Magyars, Slovènes et Italiens du Nord, Juifs et Germains, Galiciens, Tchèques, Slovaques et Polonais vivent les dernières décennies d'un pouvoir d'apparat sinon d'apparence. Cet espace que l'histoire dénommera *Mittleuropa* verra éclore les œuvres de Musil et Mach, l'austro-marxisme, Mahler et Klimt, Schnitzler et Zweig, Arnold Schönberg, Hugo von Hofmannsthal et Sigmund Freud, qui vont tous, à des degrés divers, marquer l'histoire des idées de ce siècle.

Recouverts par le stalinisme à l'Est, détruits par le nazisme au Nord, accusés de superficialité, de contestation de la réalité évidente et des conventions institutionnalisées, parfois même d'obscurantisme sensualiste, ces auteurs et leurs œuvres subiront, au moins pendant un temps, un refoulement à la mesure de celui qui frappe l'idée

d'*individu*, figure centrale d'une culture dont l'enjeu serait plus celui de la subversion que de la révolte, de la dérision que de la destruction.

Il paraît aujourd'hui remarquable que cette société pleine de préjugés religieux et sociaux — auxquels beaucoup se plièrent (comme Mahler), parfois jusqu'à la folie (comme Otto Weininger) — ait pu accoucher d'une telle production. Celle-ci est sans doute le fruit d'une rencontre, résultant non pas d'un quelconque syncrétisme, mais d'une série de tensions au sein de la société même. Tensions dont chacun de ces groupes semble être le porteur, et qui le condamnent tout à la fois à poursuivre sa trajectoire et à rencontrer les autres groupes en un carrefour où prend naissance une culture incomparable.

Dans ces conditions, l'idée d'individu ne pouvait qu'être privilégiée: en effet, l'individualisme viendrait moduler l'idéologie d'une cohabitation égalitaire (dans laquelle d'ailleurs certains seront plus égaux que d'autres...). Ainsi pourrions-nous imaginer l'individualisme comme la pierre angu-

Ci-dessus, l'Opéra et la Ringstrasse, symboles prestigieux des conceptions urbaines et de la culture libérale de Vienne au 19^e siècle. Carte postale de 1908.

Page de droite, *Portrait d'Emilie Flöge* (1902), par le maître autrichien de l'Art nouveau Gustav Klimt.

laire sur laquelle reposerait la culture de la Mitteleuropa. Mais cette pierre, loin de représenter une base stable et inamovible, semble plutôt reposer sur l'un de ses angles, ouvrant ainsi une possibilité de déplacement, de rotation, qui permet de donner à l'ensemble une cohérence et une qualité exceptionnelles. Aussi, cette culture dont l'*Anschluss* sonnera le glas ne saurait-elle se réclamer d'une seule de ses composantes et aucune de celles qui la constituent ne saurait, à elle seule, en réclamer la paternité.

C'est sous le signe de cette rencontre que Freud a pu, pas à pas, bâtir sa théorie: la psychanalyse.

LA QUESTION DU SUJET

La question qui, d'emblée, se pose à Freud, sera celle qui traverse la littérature viennoise et qui, dans le même temps, représente une aporie pour le milieu médical: celle de l'hystérique et de sa solitude. Somme toute, que «Le cas Anna O.» (le cas princeps de Freud) soit en réalité celui de la célèbre Bertha Pappenheim, n'est pas pour nous étonner. Il s'agit de l'une des premières assistantes sociales allemandes, qui a consacré sa vie à sauver les prostituées juives soustraites à leur famille est-européenne pour aller peupler les bords de l'empire Ottoman!

Anna O. représente ces femmes qui, dans l'arrachement social qu'elles subissent, connaissent ce tremblement qu'une trop nouvelle liberté procure, tremblement majoré par une symptomatologie devant laquelle la médecine ne pouvait que bégayer son impuissance. La position subjective des hystériques rejoint celle de l'individualisme en proie à la modernité, de l'individu écartelé entre solitude radicale et projection dans le social.

Est-ce un hasard si l'un des contemporains de Freud, Ernst Mach, déclare que le sujet est «la résultante transitoire de l'inter-relation entre des complexes de sensations», «pérennisées par la mémoire et l'habitude», mais modifiées sans cesse par l'expérience? Fini le sujet transcendantal kantien, fini le moi cher aux psychologues, aux pédagogues et aux idéologues de la bienséance. Est-ce un hasard aussi si un autre des contemporains de Freud — qui lui vouait une intense admiration —, Arthur Schnitzler, interroge tout au long de son œuvre l'hystérique? Il suffit pour s'en convaincre de se référer à *Mademoiselle Else* pour entendre comment, à travers cet immense monologue intérieur situé aux confins crépusculaires de la subjectivité, cette femme meurt de ne plus rien entendre de la réalité, et se consume de ne pouvoir la prendre en charge...

Pour aller au-delà du discours médical ou psychologique de son temps, il a bien fallu que Freud prenne au sérieux l'individualité des patients qui lui formulaient une demande de psychanalyse. Mais il sait déjà qu'il est des métiers qui



Scènes de
Mademoiselle Else,
pièce du dramaturge
viennois Arthur Schnitzler
(1862-1931), dans une
représentation donnée à
Paris en 1992.

JACQUES HASSOUN,
psychanalyste d'origine
égyptienne, membre
fondateur du Cercle freudien
de Paris et membre de la
Société des gens de lettres
de France, a collaboré à
plusieurs dizaines
d'ouvrages collectifs et à de
nombreuses revues. Parmi
ses publications récentes,
Les passions intraitables
(Aubier, 1989), *Non-lieu de
la mémoire — la cassure
d'Auschwitz* (avec M.
Nathan-Murat et A.
Radzynski, Bibliophane,
1990) et *L'histoire à la lettre*
(Mentha, 1991).



manqueront toujours leur but — ceux de pédagogue, de gouvernant, de parent... et de psychanalyste. Le *sujet* échappera, en effet, constamment aux bonnes intentions que ces instances tentent de développer à l'endroit du Moi.

A travers les pièges du transfert, Freud va s'intéresser au désir inconscient du sujet en proie à ses fantasmes, à ses désirs et aux avatars d'une enfance soumise aux mécanismes du refoulement.

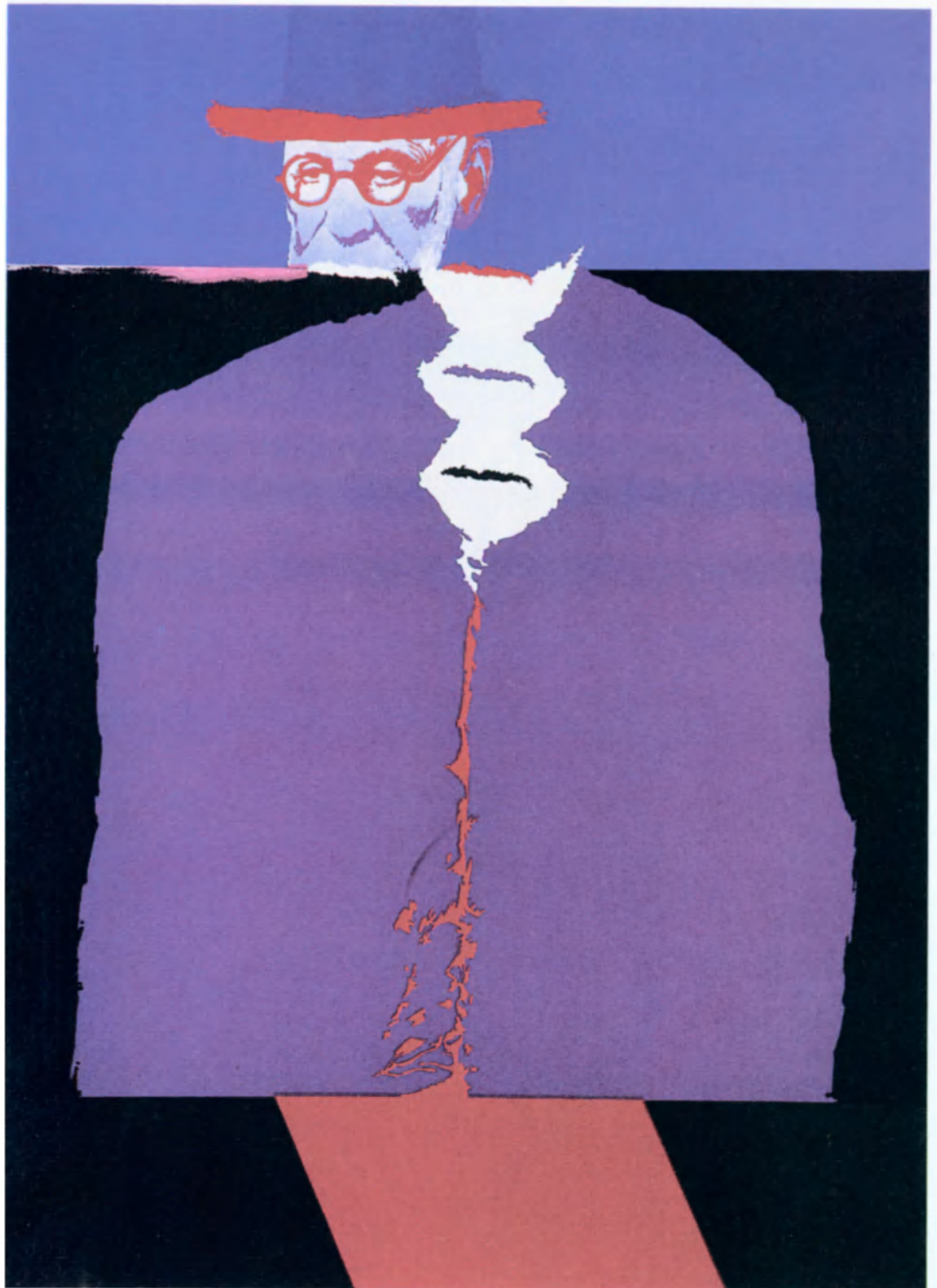
AU-DELÀ DU PÈRE

Trois temps forts sont perceptibles dans l'universalisation des concepts dégagés par cette pratique analytique.

Le premier est représenté par les études sur l'hystérie et la science des rêves. Freud part de ce que ses patients lui donnent à entendre de leur questionnement, de leurs lapsus, de leurs actes manqués, de leur impossibilité à vivre. A partir de l'étude de ces énigmes qu'il conçoit comme l'hiéroglyphe d'un désir à déchiffrer, Freud va tenter d'inscrire un par un ces destins singuliers dans l'universalité que sa théorie tente de dégager.

Le temps second est celui où Freud, dans *Pour introduire le narcissisme*, *Deuil et mélancolie*, *Au-delà du principe du plaisir* (qu'accompagneront *Psychologie collective et analyse du moi* et *Psychopathologie de la vie quotidienne*) pose la question du sujet et de son «destin». Pour lui, ce destin n'est rien d'autre qu'un avatar des figures parentales. Du temps de formation de l'image de l'enfant, de la fascination qu'elle suscite et des ruptures qui s'ensuivent avec l'enfant merveilleux, à la subjectivation, va s'inscrire un savoir inconscient sur la mort. Cette proposition, les philosophes l'avaient dégagée dès l'âge classique de la pensée grecque, et les romantiques en avaient usé et abusé — ce qui inscrit la psychanalyse dans la double généalogie des mythes grecs et du romantisme allemand. Mais Freud tente d'aller au-delà: ce qu'il met en évidence, c'est l'intrication des pulsions érotiques à la pulsion de mort. La pulsion de mort serait la propriété de l'humain et à ce titre elle est à l'œuvre chez le sujet, non pas comme un pôle opposé à la vie, non pas comme une pulsion destructrice, mais comme ce qui fait constamment rebond. La souffrance névrotique serait la manifestation de ce qui tend à dénier le travail de cette pulsion. Le sujet, pris dans des mécanismes de répétition, tendrait à revenir toujours sur les mêmes sentiers battus, dans l'impossibilité de pouvoir innover de crainte, comme l'écrit Freud³, d'être confronté à cette proposition: «L'important est d'aller au-delà du père et dans le même temps de ne pas pouvoir le dépasser.»

Une forme particulière de démarche névrotique tend à *répéter pour transmettre*, oubliant en cela que la transmission suppose constamment une perte, une part distraite. Somme toute, trans-



**Sigmund Freud (1978),
sérigraphie de l'artiste
français Jean de Gaspary.**

mettre représente la mise au travail par les sujets de ce qui est hérité et de ce qu'ils ont à livrer aux générations suivantes avec l'assurance d'une modification, preuve que le vivant est au travail au-delà même d'une pieuse tendance à la reproduction tautologique. Vouloir recevoir intact un héritage culturel pour le transmettre tel quel, n'est-ce pas ce dont souffre le sujet soumis à la tyrannie des idéalizations? N'est-ce pas ce que le religieux exige? N'est-ce pas ce que le pouvoir politique réclame?

C'est en tout cas ce que Freud soutient et que nous pouvons énoncer ainsi: ce sur quoi la psychanalyse s'interroge, c'est la singularité sub-

jective. Dès lors, l'universalité de ses propositions théoriques s'inscrit dans une rupture avec une conception totalisante du *collectif*.

Le temps troisième et dernier de l'élaboration freudienne est celui que met en évidence *Moïse et le Monothéisme*. Désormais pour Freud, le père est le fruit de conjectures et d'hypothèses. Effort de symbolisation que nous devons mettre en relation avec la situation d'exil, affectif et effectif, que Freud connaît en ces années de peste brune, et avec ce qui caractérise le sujet: l'exil intérieur, la séparation, la division, bref ce que nous pouvons mettre au compte de ce que la langue nomme l'*individuation*.

1. Bertha Pappenheim, *Le travail de Sisyphe*, éd. des femmes, Paris 1986.
2. in *Trouble de mémoire sur l'Acropole — Lettre à Romain Rolland*, 1936.

L'aventure intérieure

par Olivier Marc

TOUTE science ne naît-elle pas de l'attente collective de son époque? N'exprime-t-elle pas, en même temps qu'elle l'annonce, la quintessence d'un moment de l'histoire? Freud a été l'homme d'une époque. Il a *inventé* la science humaine que cette époque, bouleversée par la révolution industrielle, attendait, anticipant même le besoin qui devait bientôt se faire sentir: celui de permettre à l'homme de se maintenir au centre de son temps comme au centre de lui-même, alors qu'il se sentait de plus en plus dépassé, refoulé à la périphérie de lui-même, par la technologie qu'il venait d'engendrer.

NAISSANCE DE LA PSYCHANALYSE

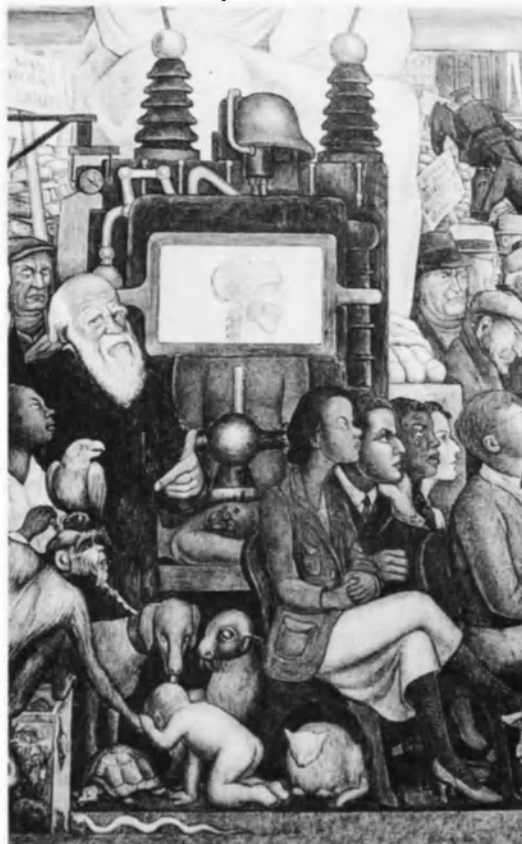
L'idée d'inconscient était déjà dans l'air au temps où Freud a créé la psychanalyse. Mais c'est lui qui saura magistralement exploiter ce concept nouveau, qui avait du mal à s'imposer en dehors d'un milieu d'intellectuels avant-gardistes et enthousiastes. Les sciences humaines étaient, dans l'ensemble, accueillies sans trop de bienveillance; elles éveillaient des soupçons, réveillaient quelques vieilles peurs. Et pour cause. Elles infligeaient à l'homme du début du siècle deux blessures nar-

cissiques profondes: la première en 1871, quand Charles Darwin publiait *De la descendance de l'homme*. Cet homme qui conquérait le monde, qui comptait parmi les siens Copernic et Galilée, les grands esprits du siècle des Lumières, qui voyait chaque jour ou presque, en ce 19^e siècle, naître d'éminents savants, comment cet homme pouvait-il descendre du singe? On saura bientôt que les grands singes n'étaient pas nos pères, mais seulement nos cousins! Maigre consolation, mais il faudra s'en accommoder.

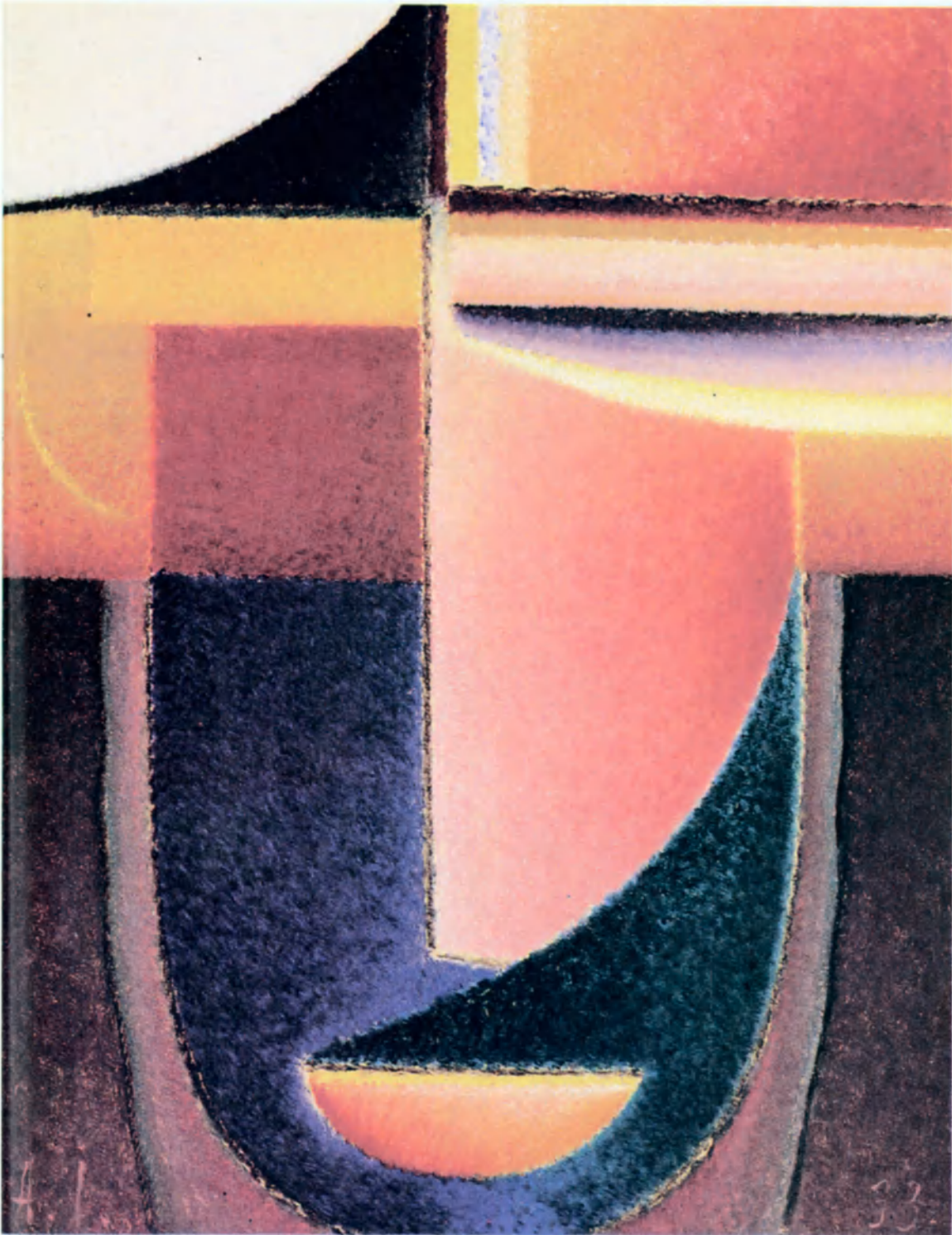
La seconde blessure allait être portée par Freud lui-même: cet être humain, descendant de l'*Homo sapiens sapiens* (donc doublement sage) avait un inconscient: il n'était donc pas maître de lui-même!

Malgré les résistances de la société à la psychanalyse, Freud fera rapidement école: K. Abraham, C.G. Jung, E. Jones, S. Ferenczi, M. Klein, O. Rank viennent faire cercle autour de lui. L'aventure intérieure était à la mesure de celle qui se jouait à l'extérieur: à l'aube du siècle, l'homme se lançait à la découverte des forêts encore inexploitées, des régions glaciaires, des plus hauts sommets et des plus grandes profon-

Ci-contre, Charles Darwin (1809-1882), détail d'une fresque intitulée *L'homme, contrôleur de l'univers* (1934) du muraliste mexicain Diego Rivera. A droite, *Der Wahnsinn* (L'aliénation mentale), dessin à la plume paru en 1913 dans la revue *Imago*, créée par Freud.



OLIVIER MARC, psychanalyste français, a notamment publié *Psychanalyse de la maison* (Seuil, 1972), *L'enfant qui se fait naître* (en collaboration avec Varenka Marc, Buchet-Chastel, 1981) et *Premiers dessins d'enfants — les tracés de la mémoire* (Nathan, 1992).



Das Wort
(La parole, 1933), huile
sur carton du peintre russe
Alexei von Jawlensky.

deurs sous-marines, inventait la communication à distance avec Edouard Branly, se lançait à l'assaut des airs avec Louis Blériot, industrialisait l'automobile avec Henry Ford.

D'abord réservée à une petite élite d'intellectuels, la psychanalyse s'est vite adressée à un nombre de plus en plus grand d'individus: la première société psychanalytique vit le jour à Vienne et la seconde à Saint-Petersbourg en 1906. Comme toute association, elle a bientôt ses conflits internes, dont le premier oppose Freud à Jung. En 1913, Jung apporte de nouveaux concepts nés de ses recherches dans les différentes cultures et de son expérience clinique des psychoses: la notion d'inconscient collectif, fonds

commun de toute l'humanité, reflété en chaque individu, et la notion d'archétype qui donne naissance à des images symboliques communes, sont parmi les plus importantes de cet enrichissement apporté à la science analytique.

Puis la Seconde Guerre mondiale et la montée du nazisme font émigrer la psychanalyse à Londres, où naît l'école anglaise: D.W. Winnicott, pédiatre et psychanalyste, a, dit-on, reçu en consultation plus de 60 000 mères et enfants tout au long d'une carrière médicale qu'il n'a jamais abandonnée. Il enrichit la psychanalyse des enfants, déjà bien établie par Anna Freud et Mélanie Klein, de sa longue expérience en pédiatrie. Plus récemment, ce sont W. Bion, H. Searles



1



2



3



4

1. Carl Gustav Jung (1875-1961), psychologue suisse qui fut le disciple de Freud avant de s'en séparer.

2. Anna Freud (1895-1982), la fille de Sigmund Freud qui se spécialisa dans la psychanalyse infantile.

3. Jacques Lacan (1901-1981), à l'origine du renouveau de la théorie freudienne en France.

4. La pédopsychiatre française Françoise Dolto (1909-1988).

et H. Rosenfeld, pour ne citer qu'eux, qui élargissent à la cure des psychoses le champ de la psychanalyse ouvert par Freud pour celle des névroses. En France, la psychanalyse est secouée par les turbulences de scissions répétées, dont la plus importante a été provoquée par Jacques Lacan. C'est enfin, incontestablement, Françoise Dolto qui est la figure marquante des dernières années. Et ce n'est certainement pas un hasard si la plus forte adhésion du grand public est allée à une psychanalyste d'enfants: le moment était vraiment venu de comprendre que c'est sur la santé de l'enfant que repose l'avenir de la société.

En moins d'un siècle, la psychanalyse s'est trouvée confrontée à une idéologie raciste et totalitaire, le nazisme, ainsi qu'à la plus forte idéologie collectiviste de tous les temps, le marxisme-léninisme. Elle fut évincée par les deux idéologies totalitaires, qui ne pouvaient accepter que l'individu échappât à leur projet communautaire, mais fut en revanche assez bien accueillie par la société libérale, qui en fit un bien de consommation presque courante: il fut un temps aux Etats-Unis où chacun ou presque, à un moment ou à un autre de son histoire, avait son «psy». Mais comment cette science de l'individu, de la recherche de soi, de l'«individuation» comme l'a surnommée Jung, pouvait-elle répondre aux demandes du nombre croissant d'hommes, de femmes et d'enfants susceptibles d'y accéder?

PSYCHANALYSE ET SOCIÉTÉ

C'est aujourd'hui qu'on voit se dégager trois rôles essentiels que la psychanalyse doit pouvoir tenir face à la société: un rôle clinique indispensable pour répondre à la demande individuelle qui s'accroît de jour en jour et entretenir le champ expérimental en vue d'une meilleure connaissance de l'homme en général. Un rôle culturel: si elle s'est nourrie dès le départ d'ethnologie et de mythologie, elle a à son tour enrichi toutes les sciences humaines — philosophie, psychologie, pédagogie, ethnologie, anthropologie, sociologie.

Enfin, un rôle exploratoire: elle doit, elle aussi, se référer à d'autres sciences pour progresser afin de ne pas s'enfermer dans une théorie qui risque de s'assécher et de se scléroser si elle n'est pas constamment mise à l'épreuve. Aussi, ses courants les plus novateurs se tournent-ils aujourd'hui vers l'éthologie animale, l'embryologie et la physique, dont les lois sont vérifiables à tous les niveaux de l'organisation de la matière, si subtile soit-elle lorsqu'il s'agit du psychisme.

La psychanalyse ne fait appel qu'au sujet lui-même et à rien d'autre que lui. Elle respecte en cela le principe de liberté et se distingue de certains traitements psychiatriques qui ont pu être utilisés dans les pays totalitaires pour neutraliser la liberté de penser, ou neurologiques tels l'électrochoc, ainsi que d'autres dérives thérapeutiques et des situations de manipulation qu'elles ont engendrées.

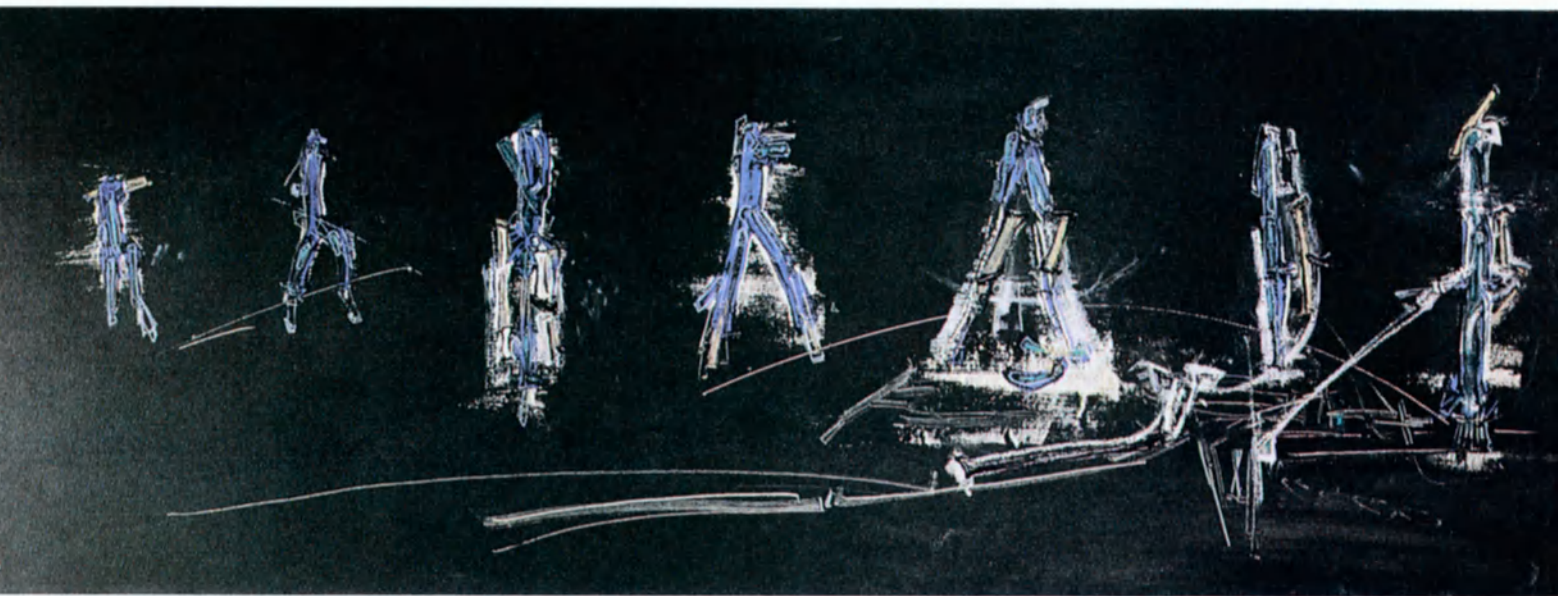
Le danger pour la société aujourd'hui se situe surtout lorsque l'enfant paraît. Les sciences médicales, et l'obstétrique en particulier, fortes du pouvoir que leur donnent les techniques de réanimation, ne risquent-elles pas d'oublier qu'un nouveau-né sans sa mère n'a pas d'existence propre, qu'il ne peut pas accéder seul à l'autonomie, et que les séparations précoces ou répétées dans les premières années de la vie causent des infirmités plus graves que les infirmités physiques?

La psychanalyse aujourd'hui a acquis une connaissance expérimentale qui permet de définir les rythmes et les temps nécessaires à un développement sain de l'individu dans les premières années de la vie. Les animaux savent respecter les temps de gestation indispensables à la survie de leurs petits: leurs mères, guidées par un instinct intact, savent imposer les rythmes justes au groupe et protéger leurs bébés de l'environnement, tandis que les mères humaines sont menacées de perdre leurs instincts et leur rôle protecteur si elles ne rencontrent pas de soutien.

Le monde moderne demande à ses bébés de réaliser des performances physiques et psychiques bien au-dessus de leurs capacités. Ils sont trop souvent manipulés dès la naissance comme des objets et non pas traités en êtres de besoin, et soumis à des épreuves de séparation précoces et répétées auxquelles ils ne peuvent pas survivre en bonne santé. Le nombre de psychoses d'enfants augmente de jour en jour. L'autisme se développe très rapidement.

L'homme est un être de relation et la relation naît, si paradoxalement que cela puisse paraître, d'une séparation réussie. Réussir la séparation de la naissance, puis du sevrage et de l'adolescence dans le respect des besoins essentiels de l'enfant, tel est le projet auquel la psychanalyse peut dès aujourd'hui apporter sa contribution par la prévention et l'information.

C'est en respectant les besoins de ses enfants que la société moderne peut atteindre le degré de civilisation auquel elle aspire. ■



La quête (1990), acrylique sur toile de l'artiste française Sylvie Sémavoine.

Comment dire Je

par Eliane Amado Lévy-Valensi

Il faut apprendre à dire Je à la première personne dans un sens profond.

KIERKEGAARD

AUSST bien Lacan que Françoise Dolto ont résumé en une formule lapidaire la confusion relationnelle du névrosé: «Qui parle à qui?» et «au début d'une analyse, ce n'est pas le névrosé qui parle et il ne parle pas à l'analyste». C'est une situation de «névrose plurielle». Le névrosé est le lieu de passage, ou plutôt la voie bloquée de fantasmes qui, à l'origine, ne sont pas les siens, mais le produit d'un déterminisme socio-culturel. Son Je est fait de vecteurs divers, mal coordonnés entre eux, structurés dans les conflits qui, finalement, l'ont conduit à entreprendre une analyse. La névrose, en effet, n'est jamais un singulier. On n'est pas névrosé tout seul. Il s'agit plutôt d'une trame aux dessins entrelacés où se font jour des individualités diverses. Celles-ci sont artificiellement unies ou désunies; leurs sens s'entrecroisent sans vraiment s'éclairer les uns les autres, et même parfois s'ocultent les uns les autres par interpénétrations à l'infini. Le matériel névrotique peut alors se comparer — Freud le faisait à propos du rêve — à un rébus. Le Talmud énonçait déjà qu'un rêve non interprété est comme une lettre non lue.

L'ÉMERGENCE DU SUJET

Le message névrotique est constitué d'une pluralité coalescente, d'une multiplicité qui échappe au patient et dont il ne peut détecter les avenues mal dégagées. Sauf pour le cas limite du schizophrène, mentionné par Eugène Minkowski, qui parlait de lui-même à la troisième personne, le névrosé courant conjugue les verbes correctement. L'apprentissage du langage s'est fait normalement, le Moi, puis le Je, se substituent pré-

cocement au prénom. En apparence du moins, le névrosé est grammaticalement normal. Cependant, son individualité reste encore travestie par les masques du désir d'autrui. Au cours d'une «cure modèle», le Je va se temporaliser dans ses schèmes antérieurs, retrouver son devenir, voire le dater. Parfois, comme dans l'Homme aux loups décrit par Freud*, le symptôme se réfère à un souvenir qui se situe avant la mémoire constituée, dans la préhistoire de l'individu. L'individualité émergera avec la constitution de l'histoire du sujet et l'adhésion à cette histoire comme sienne. Le sujet ne dira plus le Je grammatical de façon stéréotypée, comme s'il s'agissait d'un autre, il le dira dans l'assomption de ses stades de développement, voire de ses ambivalences.

Mais le *happy end* n'est pas aussi simple que celui des contes de fées: ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants... La cure psychanalytique comporte tous les degrés dans la réussite comme dans l'échec. On a pu parler de «parkinson post-analytique» pour désigner le nouveau raidissement auquel le sujet peut accéder une fois émergé (ou se croyant émergé) du pluriel des névroses. Le voici singulièrement singulier avec son costume neuf. Avait-il raison de le craindre, comme jadis Diderot pleurant sur sa vieille robe de chambre, ou comme Kierkegaard cherchant ce que peut être *La répétition*, entre le souvenir et l'espérance: «L'espérance est un vêtement flambant neuf, raide et inconfortable, mais comme on ne l'a jamais porté on ne sait comme il habillera ou siéra». Pour Kierkegaard on ne se sent vraiment bien que dans la répétition, «vêtement inusable», «qui ne serre ni ne flotte».

* in *Cinq psychanalyses*.



Le masque (1991),
dessin aux crayons de
couleurs sur papier dû à
Denise Fernandez
Grundman.

L'écueil psychanalytique à l'issue d'une cure plus ou moins réussie — et toute cure se situe dans ce plus ou moins — est de croire que l'on a pu faire émerger son individualité, nettoyée de ses fantasmes antérieurs comme peut l'être une caserole soigneusement récurée. L'émergence de l'individualité n'est pas un leurre, mais elle peut toutefois le devenir si on en fait une « chose », enkystée dans les contours qui la définissent, aliénée aux charnières de sa libération. Car qui dit émergence ne doit pas s'immobiliser sur l'émergé, mais tenter de restituer aux états qui se dégagent le mouvement qui les a fait surgir. Jaspers disait que tout repose en fait sur le « chiffre du temps » pris dans l'intégrité de ses trois termes, passé, présent, avenir.

LE CONTEXTE

Mais si l'émergence de l'individualité est saisissable dans le prisme psychanalytique, elle doit aussi beaucoup à l'éthique, à la religion, à l'économie, à l'insertion sociale et politique. La psychanalyse — on le lui a assez reproché! — ne saurait être réductive, philosophie du *rien que*. On ne saurait privilégier une thématique lorsqu'il s'agit d'une émergence qui implique toutes les autres. L'individualité qui émerge implique et exige une « approche » pluridisciplinaire qui, sans jeu de mots, n'est jamais qu'approchée, toujours mouvante. L'incidence psychanalytique est, dans chaque cas, de poids et de qualité différents.

En Israël, cela est évident partout. On ne saurait analyser un émigrant d'Éthiopie comme un vétéran d'origine russe. Pas plus que, en France, on ne peut se servir du même langage — ce fut une de mes expériences les plus prégnantes — lorsqu'il s'agit d'étudiants, ou de jeunes travailleurs. L'émergence de l'individu se fraie dans chaque cas un chemin très différent vers la réalité qui la

concerne. Jadis, j'avais été frappée, lors d'un colloque psychanalytique sur la réalité, par le caractère évanescent de cette réalité. Rien de plus fuyant que cette chose incontournable. Mon sentiment est que la réalité est partout vectorielle, ce n'est pas un état à décrire, ou des états à recenser mais, selon la formule hébraïque qui date du début de la Genèse, quelque chose qui est toujours à faire. En ce sens, l'émergence de l'individualité s'inscrit dans un à faire, projet, reprise en charge d'une histoire orientée et rédimée vers l'apprentissage de sa propre liberté. Il s'agit d'un temps à remettre en branle.

« Le vent se lève, il faut tenter de vivre », écrivait Valéry dans *Le Cimetière marin*. Mais cette tentative implique la mobilisation de toutes les instances qui nous constituent. C'est à juste titre que dans *Le Dieu inconscient*, Viktor Frankl, qui acceptait le tout de la découverte freudienne, y ajoutait d'autres univers. Dans un sens que n'aurait pas désavoué Caruso et qui peut être sans cesse élargi, il superposait au refoulé de l'instinctuel freudien, le refoulé du spirituel non moins nécessaire à l'émergence et à l'épanouissement de l'individualité. On peut imaginer à l'infini des cas où l'importance de l'un ou l'autre « refoulé » sera plus important ou plus prégnant, à un stade ou à un autre de la thérapie, avec tous les blocages et toutes les remises en route que l'on peut imaginer.

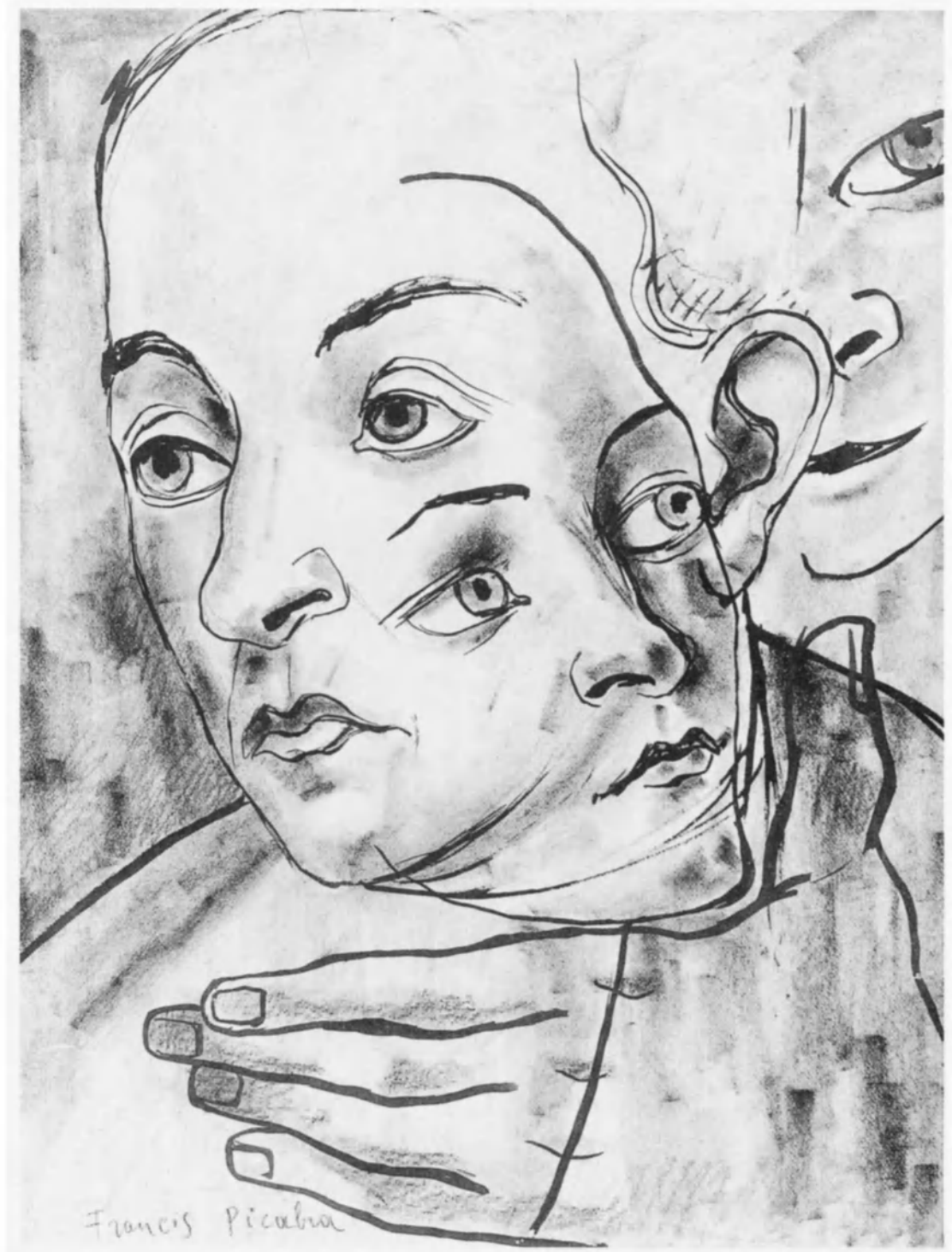
Peut-être le monde politique nous fournit-il un exemple de ces blocages et de ces remises en route. Le message est dans l'ouverture à autrui, mais à condition que celle-ci se double d'une exigence. Finalement, c'est de relation qu'il s'agit.

LE RELATIONNEL

Toutefois, on ne saurait aboutir à une optique conclusive — nous nous garderons de parler de conclusions — sans revenir au Je qui s'édifie dans

ELIANE AMADO LÉVY-VALENSI,

d'Israël, est l'auteur d'une œuvre philosophique et psychanalytique importante — plus de 300 articles et 16 volumes, dont *La névrose plurielle* (Aubier, 1992). Préoccupée par l'unité des démarches humaines, elle tente de montrer le danger de la fragmentation épistémologique et de ce qu'elle appelle le « refoulé de l'Occident » : l'éclairage occulté de la pensée hébraïque.



l'enfance et qu'il faut parvenir à conjuguer à la première personne «dans un sens profond». Si l'on ne faisait que dire Je, on aboutirait à une émergence d'individualité narcissique, voire autistique. Les dialogues de sourds qui s'ensuivent sont, à l'échelle culturelle, des exemples frappants. En fait, cette émergence ne prend de sens que dans le relationnel. Se dire Je à soi-même dans un sens profond implique la conjugaison de toutes les personnes en cause: le Il, même absent, le Nous de la solidarité à construire, et fondamentalement le Tu qui me révèle à moi-même.

Il faut peut-être revenir à Martin Buber, *Le Je et le Tu*. Le monde, écrit-il, n'est pas un jeu divin mais une destinée divine. Dans la relation pure se dégage la dépendance absolue et la planification d'une liberté qui, associant créateur et créature, fonde la créativité de l'homme en l'associant

indissolublement à l'amour. Buber inscrit la relation humaine — le Je et le Tu — dans la transcendance du relationnel. Il ne craint pas de dire que nous avons toujours su que nous avons besoin de Dieu, mais «Dieu a besoin de toi pour réaliser justement par ton moyen ce qui est le sens de ta vie».

Conditionnés que nous sommes par tous les facteurs qui composent une culture, ou aliénés par certains d'entre eux et par tous les faux choix et les refoulements qu'ils impliquent, nous trouvons dans l'instrument de la psychanalyse une clef étonnante pour rouvrir des portes scellées. Mais il y a les cent autres portes du palais magique où accède cette individualité à l'état d'émergence, ou à l'état naissant. Il ne faudrait pas, seulement franchie la première porte, se croire arrivés... ■

Multiplicité (1932),
du peintre, graveur et
écrivain Francis Picabia
(1879-1953).

Japon: le jeu de l'indulgence

par Etienne Barral

«**D**ERU kugiwa utareru», «Il faut taper sur la tête de tout clou qui dépasse»: métaphore d'usage courant, cette formule japonaise illustre bien l'état d'esprit dans lequel les Japonais éduquent leurs enfants. Ne pas faire de vagues, ne pas se montrer différent du voisin, être conforme aux autres membres du groupe: comment parler d'émergence de l'individu lorsque de tels préceptes sont profondément ancrés dans la mentalité des Japonais?

Interrogé sur le sujet, le docteur Tooru Takahashi, psychiatre à l'Institut national de recherches sur les maladies mentales, commence par replacer l'individu dans son contexte: «Ne serait-ce que grammaticalement, la langue japonaise offre au sujet la distinction entre plusieurs "je". "Je" se détermine en fonction de son ou de ses interlocuteurs. Constamment, le sujet devra donc recomposer l'affirmation de son identité selon qu'il s'adressera à un supérieur, à des camarades de travail ou à ses intimes.» Cette gymnastique relationnelle est en soi le premier indice

d'une propension des Japonais à se concevoir moins en tant qu'individus définis qu'en tant que sujets adaptables en fonction de l'environnement. Cette faculté d'adaptation proviendrait, selon Takeo Doi, du désir du sujet japonais de ne jamais entrer en conflit avec son entourage, afin d'être toujours traité avec indulgence, comme l'enfant l'est par sa mère.

AJASÉ,

LE ROI QUI VOULAIT TUER SA MÈRE

Dans *Le jeu de l'indulgence*¹, le psychiatre Takeo Doi décrit le lien de dépendance affective — *amae*, qui signifie «indulgence» — qui selon lui contribue grandement à construire la personnalité du sujet japonais. Dans une société matriarcale où la place du père est très restreinte, c'est en effet la relation à la mère qui détermine le développement psychologique du sujet et son rapport à la société. Alors qu'en Occident, la psychanalyse insiste sur la fonction «castratrice» du père dans ce qui, sans lui, resterait une relation fusion-

Gymnastique matinale dans une usine de Hokkaido, Japon.





nelle hermétique entre la mère et l'enfant, la psychiatrie au Japon se ferait la complice de cette dyade mère-enfant, au nom de ce que le premier psychanalyste japonais, le docteur Kosawa, appelait le «complexe d'Ajasé» — un roi de la mythologie bouddhique qui voulait tuer sa mère.

En appliquant à ses patients la méthode des associations libres de la cure psychanalytique, le docteur Kosawa ne voit pas apparaître dans leurs fantasmes «le complexe d'Œdipe» ou le «désir du meurtre du père» — comme il l'avait appris auprès de Freud à Vienne en 1932 — mais plutôt

La dyade mère-enfant structure l'ensemble des relations sociales aux Japon.

le complexe d'Ajasé. «Il s'agit du sentiment de culpabilité à l'égard de la mère dans une relation de dépendance, sentiment que l'on éprouve lorsqu'on obtient son pardon alors qu'on a pourtant tenté de la tuer pour assouvir ses désirs hostiles», rappelle le docteur Takahashi, appuyé en cela par l'étude de Takeo Doi sur *l'amae*.

«Le modèle de *l'amae* est la relation mère-enfant, mais ce modèle de base structure la relation entre époux, entre maître et disciple, entre le médecin et le malade. Il n'y est jamais question d'égalité: cette relation est asymétrique; de ce



Le dernier regard avant le seppuku, le suicide par le fer. Estampe japonaise du 19^e siècle.

fait, elle suppose le respect et offre, en contrepartie, la définition d'une position ou d'un statut sécurisant dans le système relationnel», résume le professeur Yves Pelicier dans la préface du livre de Doi. Ce que l'enfant puis l'adulte recherche dans l'*amae*, c'est non pas l'indépendance propre à l'«individu» telle qu'on la conçoit en Occident, mais la relation de dépendance idéale qui lui vaudra l'indulgence de sa mère, puis du groupe.

«L'*amae* est normalement ce qu'éprouve l'enfant à l'égard de sa mère lorsqu'il devient capable de s'apercevoir que celle-ci peut se séparer de lui» précise Doi. Mais si ce sentiment indique à la fois la demande de la présence maternelle et la négation de la séparation d'avec elle, on le retrouve tout au long de la vie adulte dans une culture qui pose d'emblée le sujet «je» comme n'ayant d'autre intérêt que dans son rapport à l'autre. L'*amae* est le désir de regagner l'unité perdue en allant à la découverte de l'autre.

«L'analyse, ajoute le docteur Takahashi, a pour objet de saisir le sujet en soi: or le Japonais accepte et a même tendance à souligner l'ambi-

guité de son «je» qui est déterminé par autrui. L'analysant n'est pas en quête d'une indépendance de soi qui irait à l'encontre des principes mêmes du fonctionnement des relations humaines.»²

Evoquant ses patients, le docteur Takahashi perçoit principalement chez ces derniers des troubles de comportement en groupe. «Les deux problèmes les plus fréquents auxquels mes patients se trouvent confrontés sont d'une part une tendance à se nier complètement en tant qu'individu pour mieux se fondre au groupe et, d'autre part, une opposition excessive au groupe par l'affirmation exacerbée de son individualité», confie-t-il. Le lien entre le sujet et la mère est de même type qu'entre le sujet et le groupe: c'est un lien plus fondé sur l'affect que sur la raison. Tant que cette relation se situe dans le domaine de l'affect, le sujet peut solliciter l'indulgence du groupe pour arriver à ses fins. D'où l'importance de ne pas créer de conflits ouverts, qui rompraient l'harmonie du groupe au détriment des intérêts de chacun.

LES TROIS CERCLES DE L'AFFECT

Sacro-saint groupe qui module et régit les comportements. Mais de quel groupe s'agit-il? Ou plutôt desquels? Il y a d'abord le cercle des intimes, avec lequel aucune retenue n'est nécessaire puisque le sujet y sera toujours traité avec indulgence: c'est le monde de l'*amae*. Puis le cercle des relations professionnelles ou amicales, où règnent le compromis et la volonté d'harmonisation. Une certaine retenue y est nécessaire. C'est dans ce cercle que le sujet prend conscience de sa position à l'intérieur des autres groupes. C'est le monde de la dette, de l'obligation et du devoir. On y échange services et dévouement: un monde de réciprocité où le jeu affectif doit d'une manière ou d'une autre s'équilibrer, éventuellement contrebalancé par un sentiment de compréhension proche de l'*amae* du premier cercle. Mais les manquements aux règles de ce deuxième cercle, la trahison de la confiance du groupe, bienveillant mais soucieux avant tout de son développement propre, sont entachés de honte. Le troisième cercle, le plus distant est celui des «autres», vis-à-vis desquels le sujet n'a aucun devoir, aucun sentiment, et dont il n'a par conséquent rien à attendre. Leur présence, leur opinion, leur regard n'entrent pas en ligne de compte. D'où l'apparente réserve des Japonais face à des inconnus, des «étrangers». Ces cercles, concentriques, ne se recoupent que rarement.

Toujours à propos de ses patients, le docteur Takahashi fait remarquer que loin de s'intéresser aux causes profondes de sa névrose, le consultant demande simplement à l'analyste de le débarrasser de ses symptômes. Nouvel indice de la façon dont le sujet se situe, non pas par rapport

ETIENNE BARRAL, journaliste indépendant résidant au Japon, collabore à de nombreux périodiques français et japonais. Il est l'auteur de 123 456 789 Japonais (Ilyfunet, 1991).

ESPACE VERT

LE COURRIER DE L'UNESCO - MARS 1993

Dossier

LE DROIT À L'AIR PUR

par France Bequette

La route qui mène d'Irkoutsk au lac Baïkal traverse la taïga, une splendide forêt claire où, en juin, sapins et bouleaux émergent d'un épais tapis de fleurs multicolores. La nature sibérienne est sauvage, intacte et pourtant, des bouquets de feuilles jaunies parsèment le feuillage vert tendre. A plusieurs milliers de kilomètres de là, les sculptures de Phidias ornant le Parthénon, à Athènes, qui ont traversé intactes 2 000 ans d'histoire, sont remplacées par des copies en fibre de verre. Un siècle de pollution les a défigurées. Comme le Parthénon, le Taj Mahal en Inde, le Colisée à Rome ou la cathédrale de Reims, en France, la taïga est victime de ce qu'il est convenu d'appeler les pluies acides, dues aux émissions de dioxyde de soufre (SO₂) et d'oxydes d'azote (NO_x) produites par les centrales électriques au charbon, les fonderies de métaux, ainsi que par les véhicules et les systèmes de chauffage.

Dans l'atmosphère, les vents transportent ces

Dossier
23 ► LE DROIT
À L'AIR PUR
par France Bequette

26 *Autour du monde*

À travers les siècles
28 ► LE CONTE
DES SABLES

Epicéa atteint
par les pluies
acides dans la
forêt vosgienne
en France.

LE DROIT À L'AIR PUR

Les feuilles de vigne malades que brandit ce chercheur de l'université Cornell (Etats-Unis) témoignent de la toxicité de l'ozone qui s'accumule dans l'air sous l'effet de la pollution. Dans sa main droite, les feuilles saines de pieds cultivés sous chambre protectrice.

particules sur de longues distances. Les sculptures du Parthénon en sont des victimes toutes désignées, parce qu'elles sont situées au cœur d'une cité où la pollution atmosphérique est un fléau qu'il n'a pas encore été possible de maîtriser. Mais la région du Baïkal, qui apparaît comme un paradis de la nature, n'est pas épargnée pour autant. Mieux que de longs discours, cela prouve que notre planète est bien un village. Faire brûler du charbon à haute teneur en soufre peut ne pas demeurer un phénomène local. Une fois dans l'air, personne ne peut plus maîtriser le devenir des polluants qui se glissent dans les fumées et vont se déplacer, au gré des vents, sur de grandes distances.

Il y a plus d'un siècle, rappelle Floyd Elder, expert du programme canadien des pluies acides, le chimiste britannique Robert Angus Smith forgeait le terme «acid rain» (pluies acides). Malgré des techniques rudimentaires selon nos critères actuels, il a pu démontrer, dès 1872, que la fumée et les vapeurs contenaient des substances causant d'importants changements

dans la composition chimique des précipitations, et que ces changements pouvaient être détectés non seulement à proximité de la source d'émission, mais également «dans les champs, à une grande distance de cette source». Il a également établi quelques-uns des effets nocifs des précipitations acides, comme la décoloration des tissus, la corrosion des surfaces métalliques, la détérioration des matériaux de construction et le dépérissement de la végétation.

Bien qu'évocat, le terme de «pluies acides» est le plus souvent impropre. En effet, les polluants transportés dans l'atmosphère se déposent non seulement sous forme de pluie, mais également sous forme de neige, de nuages, de brouillard (dépôts humides) et sous forme de gaz et de poussières (dépôts secs) en période sèche. Parler de «dépôts acides» reflète mieux la réalité. Encore faut-il savoir que les précipitations normales sont légèrement acides, c'est-à-dire que leur pH oscille entre 5,6-5,0 (à 7, le pH est neutre, comme celui de l'eau distillée; au-dessus, il est alcalin,

comme la chaux ou l'ammoniaque, au-dessous il est acide, comme le vin ou le jus de citron).

Les retombées du développement

Malgré le signal d'alarme très précoce de Robert Smith, les Etats industriels n'ont pas attaché grande importance aux dépôts acides avant les années 1950. En 1953, le ministère canadien des mines et des relevés techniques entreprend d'étudier et de surveiller les eaux des lacs de la Nouvelle-Ecosse qui s'acidifient de manière inquiétante. Dans les années 1960, la Scandinavie signale une diminution de la population de poissons et même la stérilisation totale de certains de ses lacs: les truites détestent nager dans le vinaigre. Le Japon connaît sa grande période de pollution après la seconde guerre mondiale. De 1946 à 1954, pour nourrir la population, pour faire tourner les usines, il faut utiliser engrais et pesticides, extraire des matières premières, brûler de l'énergie fossile, construire des barrages. L'absolue priorité du pays est de retrouver son haut niveau de développement. Pour la pollution, on verra plus tard.

Cependant, quatre accidents graves vont se produire, obligeant à prendre des mesures de protection de la santé publique. Deux impliquent le mercure, comme à Minamata et Niigata, le troisième concerne le cadmium et le quatrième le dioxyde de soufre. Dans ce dernier cas, le charbon et l'hydroélectricité commençant à être détrônés par le pétrole et la pétrochimie, un énorme complexe industriel est construit à Yokkaichi, au sud de Tokyo. Dès qu'il est opérationnel, les habitants se plaignent de mauvaises odeurs, de vapeurs irritantes et de suies tachant leur lessive. Plus grave, les cas d'asthme augmentent de façon significative. On parle d'«asthme de Yokkaichi». En 1967, les chercheurs ont la certitude de tenir le coupable: le dioxyde de





soufre, qui s'échappe librement des cheminées. Les victimes poursuivent les six compagnies responsables en justice et gagnent leur procès. Elles obtiennent des dédommagements financiers, mais contribuent aussi à attirer l'attention sur les dangers de la pollution de l'air. La même année, la compagnie de raffinage Idemitsu Kosan investit des sommes considérables (de l'ordre d'une dizaine de milliards de yens) dans une installation, alors unique au monde, capable d'éliminer le soufre du pétrole avant sa combustion. A Tokyo, les autorités installent une station de mesure du SO₂ en face de la mairie. Le public est alerté chaque fois que le taux observé représente une menace pour la santé, ce qui se produit 16 fois au cours de la seule année 1968.

Le gouvernement japonais réagit vivement. Il crée une Agence de l'environnement et reprend à son compte les dispositions contraignantes de la loi américaine sur la pureté de l'air (*Clean Air Act*), adoptée dès 1970. Mais un récent bilan, dû précisément à cette Agence, montre qu'aucune mesure n'est réellement efficace. Plus un Etat est développé, plus il possède d'industries, d'automobiles, de chauffage et plus il engendre de pollution. Est-ce une fatalité? Aux Etats-Unis, la loi sur la pureté de l'air a été rajeunie par des amendements en 1990. Actuellement, 23 milliards de kilos de particules en suspension de plomb, de dioxyde de soufre, de monoxyde de carbone, d'oxydes d'azote et de composés volatiles divers se retrouvent dans l'atmo-

Une gargouille du parlement canadien, à Ottawa, rongée par les polluants atmosphériques.

sphère, ce qui signifie qu'aux Etats-Unis, chaque homme, chaque femme et chaque enfant en inhale 112 kg par an. Des incitations d'ordre économique devraient permettre, d'ici à 2005, d'en éliminer les deux tiers. Au chapitre des victoires incontestables, l'Agence américaine pour la protection de l'environnement inscrit une importante réduction des émissions toxiques de plomb, celui-ci ayant été supprimé dans l'essence.

Exposé aux vents qui soufflent des grands bassins industriels américains, le Canada s'inquiète. Mais les fonderies de la région minière du centre de l'Ontario sont aussi en cause. Au milieu des années 1980, l'Est du Canada a produit, à lui seul, 4,6 millions de tonnes de dioxyde de soufre. Les conditions météorologiques n'arrangent rien. En effet, une grosse quantité de neige tombe l'hiver, stockant les acides pendant des mois. Lorsque la neige fond au printemps, elle libère un véritable flux acide qui envahit lacs et cours d'eau, juste au moment où la faune aquatique se reproduit, entraînant stérilités ou malformations des embryons. La forêt est, elle aussi, menacée. Erables et bouleaux blancs dépérissent dans les régions de l'Est. Les Etats-Unis se sont engagés, en 1990, à réduire de 50% leurs émissions de SO₂. Le Canada fait de même. Mais la société moderne réclame de plus en plus d'énergie et de biens industriels. Particuliers, entreprises et collectivités doivent prendre conscience du problème et concevoir ensemble des façons différentes et novatrices de consommer l'énergie et les biens. ■

FRANCE BEQUETTE,
journaliste franco-américaine spécialisée dans l'environnement, participe depuis 1985 au programme WANAD-UNESCO de formation des journalistes africains d'agences de presse.



EN CHINE, L'AIR DES GRANDES VILLES EST IRRESPIRABLE

D'après la Banque Mondiale, l'industrie lourde, responsable de la plus grave des pollutions, représente près de la moitié de la production chinoise. Cette situation compromet gravement les efforts réalisés en matière de protection de l'environnement. Le Centre de recherche pour une politique de l'environnement et de l'économie, créé sous l'égide de l'Agence nationale pour la protection de l'environnement, va avoir fort à faire pour combattre la pollution atmosphérique. En effet, on relève dans les grandes villes chinoises des taux moyens de particules en suspension jusqu'à cinq fois plus élevés que les chiffres jugés acceptables par l'Organisation mondiale de la santé, soit de 60 à 90 microgrammes de particules par mètre cube: Xian en affiche 520, Pékin 358 et Shanghai, 251. ■

APPEL A TÉMOINS

Le *Courrier de l'UNESCO* est prêt à se faire l'écho de programmes, même modestes et localisés, entrepris pour la protection de l'environnement. Ecrivez-nous en précisant le but de ces programmes, les modalités de réalisation et les résultats concrets obtenus. Cette bourse d'échange peut contribuer à diffuser les meilleures initiatives. ■

LES CRIQUETS TRAQUÉS PAR SATELLITE

Pour les pays sahéliens, il est capital de repérer les invasions de criquets qui dévastent les maigres récoltes. Aussi, le Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement (CIRAD) signale-t-il que la télédétection spatiale, grâce aux satellites Landsat, Météosat, NOAA et SPOT, peut constituer un moyen de surveillance très efficace. A condition d'en vérifier les informations sur le

terrain. C'est pourquoi, en 1991, une zone de 300 km² du Tamesna, dans le Nord du Niger, a été étagée. Il a fallu 80 heures d'hélicoptère, 30 heures d'avion et 6 000 km de pistes pour réaliser 800 photos aériennes et 300 relevés de terrain. Ces données ont été ensuite comparées avec les images fournies par les satellites. Une fois les envahisseurs repérés, encore faut-il pouvoir les éliminer! ■



DES CROCODILES DANS LA BAIGNOIRE

On ne s'ennuie pas chez les Blohm. Depuis 40 ans, ils cherchent à protéger les crocodiles de l'Orénoque (*Crocodylus intermedius*), l'une des cinq espèces de grands reptiles les plus menacées au Venezuela, allant jusqu'à leur prêter leur salle de bains pour se refaire une santé! De plusieurs millions au début du siècle, ils sont réduits à quelque 2 000 spécimens, tant ils ont été chassés pour leur peau et même pour leurs dents, auxquelles les populations locales prêtent des vertus curatives. Dans leur ranch privé de 2 500 hectares situé dans l'Etat de Guarico, Cecilia et Tomas Blohm élèvent maintenant des crocodiles de l'Orénoque dans des bassins en ciment et, en 1992, en ont déjà relâché 200 dans la nature. S'il prospère, cet élevage constituera une source de protéines pour les habitants de la région, tout en sauvant de l'extinction l'une des douze espèces animales les plus menacées dans le monde. ■

DU CARTON POUR LE DERNIER VOYAGE?

Est-il bien utile de couper des milliers d'arbres pour fabriquer des cercueils dont la durée de vie ne sera que de quelques heures? Un Suisse, Alexandre Haas, remarquant que de plus en plus de gens se font incinérer, propose des cercueils en carton composés à 60% de matière recyclée. Si cette solution écologique n'est pas encore passée dans les mœurs, elle n'en constitue pas moins une tentative louable de gestion des matériaux allant, selon l'expression consacrée, «du berceau à la tombe»! ■



LE CANADA RATIFIE LA CONVENTION MONDIALE SUR LA BIODIVERSITE

Le Canada, l'un des plus vastes pays du globe, abrite quelque 70 000 espèces connues et une multitude d'habitats distincts. Cependant, un grand nombre de ces écosystèmes sont menacés. On ne voit presque plus de prairies à herbes hautes, tandis que 103 espèces ou sous-espèces animales et végétales sont considérées comme menacées ou en danger d'extinction et 20 ont disparu. Le Plan vert canadien a permis de développer une stratégie nationale de la faune, afin de protéger les espèces en danger et leur habitat. En mars 1992, l'adoption d'une politique fédérale sur la conservation des terres humides a permis de délimiter de nouvelles réserves de faune et de nouveaux refuges d'oiseaux. En l'an 2000, le gouvernement devrait avoir créé autant de parcs nationaux que de régions naturelles (39 en tout), ce qui représentera 12% de la superficie du pays. ■

LA BOURSE AUX POLLUEURS

A partir de 1993, la bourse de Chicago cotera des droits de pollution, vendus par les firmes les plus propres aux entreprises les plus polluantes. Etrange système, qui tend à autoriser les industries à émettre une quantité définie de dioxyde de soufre, grand responsable des dépôts acides! L'industriel qui n'aura pas épuisé son quota pourra ainsi revendre ses droits résiduels à d'autres, soit aux enchères, soit à prix fixe. L'Agence américaine pour la protection de l'environnement (USEPA) a déclaré qu'il s'agissait d'une excellente initiative productrice de bénéfices, qui permettra d'éviter les amendes ou la suspension d'activités. ■

CARBURANTS VERTS: DE L'HERBE DANS LE MOTEUR?

La mode est au vert, même dans les réservoirs des voitures, grâce aux biocarburants tirés de la canne à sucre ou du colza. Selon Pierre Delacroix, responsable du réseau Energie de l'ONG France Nature Environnement, le mélange éthanol-alcool-essence utilisé au Brésil ou le diester, carburant pour moteurs Diesel auquel l'Europe s'intéresse, ne sont pas sans dangers. Des intoxications peuvent être causées par les dérivés du méthanol dans le premier cas. Dans le second, oxydes d'azote et aldéhydes cancérigènes présentent des risques pour la santé. Par ailleurs, sur le plan agricole, le souci du rendement entraînera l'utilisation massive d'engrais et de pesticides, sans contrôle aucun puisqu'il ne s'agit pas de cultures alimentaires. Pour tenter de limiter les émissions de dioxyde de carbone dégagées par les carburants classiques, va-t-on créer une nouvelle source de pollution? ■



LE CONTE DES SABLES

Les contes derviches sont des récits allégoriques médiévaux dont les derviches, des religieux musulmans du Proche-Orient, se servaient pour illustrer leur enseignement mystique. Celui-ci subsiste, en différentes langues, dans la tradition orale de la région.

NÉE dans les montagnes lointaines, une rivière traversa bien des contrées pour finalement atteindre les sables du désert. De même qu'elle avait franchi tous les autres obstacles, la rivière essaya de passer celui-là, mais elle s'aperçut qu'au fur et à mesure qu'elle coulait dans le sable, ses eaux disparaissaient.

Elle était certaine cependant que son destin était de traverser le désert. Mais par quels moyens?... C'est alors qu'une voix cachée, une voix venue du désert, murmura: «Le vent traverse le désert, la rivière peut en faire autant.»

La rivière répliqua qu'elle se jetait contre le sable et ne parvenait qu'à être absorbée; que le vent, lui, pouvait voler et ainsi traverser le désert.

«En t'élançant de la façon qui t'est coutumière, tu ne traverseras pas. Tu ne peux que disparaître ou devenir un marécage. Tu dois laisser le vent t'emporter à ta destination.»

Mais comment était-ce possible? «En te laissant absorber dans le vent.»

Cette idée était inacceptable pour la rivière. Après tout, elle n'avait jamais été absorbée auparavant. Elle ne voulait pas perdre son individualité: une fois perdue, pouvait-on être sûr de jamais la retrouver?

«Le vent remplit cette fonction, dit le sable. Il absorbe l'eau, la porte au-dessus du désert puis la laisse retomber. L'eau tombe en pluie et redevient rivière.

— Comment puis-je savoir si c'est la vérité?

— C'est ainsi. Et si tu ne le crois pas, tu ne pourras devenir rien de plus qu'un marais et cela même peut prendre bien des années. Et ce n'est certainement pas la même chose qu'une rivière.

— Mais ne puis-je demeurer la rivière que je suis aujourd'hui?

— De toute façon tu ne peux rester la même, dit le murmure. La part essentielle de toi-même est emportée et forme à nouveau une rivière. Même aujourd'hui, tu portes ce nom parce que tu ne sais pas quelle part de toi-même est la part essentielle.»

Quand elle entendit ces paroles, certains échos s'éveillèrent dans les pensées de la rivière. Vaguement, elle se souvint d'un état où elle — ou était-ce une partie d'elle-même — avait été dans les bras du vent. Elle se souvint aussi — mais était-ce un souvenir? — que c'était cela qu'elle devait faire. Même si la nécessité ne s'en imposait pas.

Alors la rivière éleva ses vapeurs jusque dans les bras accueillants du vent. Et celui-ci, doucement, et sans effort, les souleva et les emporta au loin, les laissant délicatement retomber dès qu'elles atteignirent le sommet d'une montagne, à bien des lieues de là. Et parce qu'elle avait douté, la rivière put se souvenir et enregistrer dans son esprit avec d'autant plus d'acuité les détails de l'expérience. «Oui, j'ai appris maintenant ma véritable identité», se dit-elle.

La rivière commençait à apprendre. Mais les sables murmuraient: «Nous savons parce que nous voyons cela arriver jour après jour et parce que nous, les sables, nous nous étendons de la rivière à la montagne.»

C'est pourquoi l'on dit que les voies qui permettent à la Rivière de la Vie de poursuivre son voyage sont inscrites dans les Sables. ■

■ Cette page est puisée dans une anthologie intitulée *Compagnons du soleil* (1992), coéditée par l'UNESCO, les éditions de la *Découverte* (Paris) et la *Fondation pour le progrès de l'Homme*. Cet ouvrage est placé sous la direction de l'historien africain Joseph Ki-Zerbo, avec la collaboration de Marie-Josèphe Beaud.

Contes derviches, éd. I. Shah, trad. L. Voy, Paris, Le Courrier du livre, 1979.

à lui-même, mais en relation avec son entourage. Aux yeux de celui-ci, l'absence de symptômes équivaut à l'absence de troubles. Le sujet ne risque donc plus d'être rejeté par un groupe toujours soucieux de ne montrer aucune faille.

LE REGARD DE L'AUTRE

Dans *Le chrysanthème et le sabre*, ouvrage paru après-guerre, la sociologue américaine Ruth Benedict pointait du doigt sur ce qui différencie la culture judéo-chrétienne — culture de la culpabilité — de la culture japonaise — culture de la honte. Le sentiment de culpabilité naît chez l'individu par référence à un système de valeurs morales: c'est la lutte entre le bien et le mal, définis et connus en tant que tel. Le sentiment de honte, lui, passe par le regard de l'autre. Là encore, c'est le groupe qui dicte la conduite du sujet. Takeo Doi, commentant l'analyse de Ruth Benedict, écrit ceci: «Si le sentiment de culpabilité, après s'être développé dans le moi, se dirige vers l'extérieur sous forme d'excuse, le sentiment de honte, lui, prend sa source dans la conscience du regard des autres et se dirige vers l'intérieur, vers le moi.» Plus loin, il ajoute: «(Les Japonais) aiment la vie de groupe. Il est extrêmement difficile pour un Japonais de se désolidariser du groupe et d'agir de sa propre initiative. Il sent vaguement qu'agir indépendamment, c'est trahir. Il a même honte de faire quoi que ce soit tout seul.»

Ce groupe, qu'il ne faut pas décevoir sous peine de ressentir de la honte ou d'en être exclu, est encore une fois à mettre en parallèle avec la mère. La sociologue Chie Nakane rapportait que pour punir un enfant japonais, sa mère lui signifiait symboliquement qu'il ne faisait plus partie de la famille, qu'il devait être seul puisqu'il ne respectait pas les règles familiales, qu'elle le «mettait dehors», alors qu'en Occident, on aurait plutôt tendance à garder l'enfant chez soi pour le punir de sa trop grande indépendance; on le met «au coin».

Or si le but ultime de l'analyse est précisément le processus d'individuation, cela tendrait à expliquer pourquoi la psychanalyse telle qu'on la conçoit en Occident a du mal à percer au Japon. Selon le docteur Takahashi: «Dans la société japonaise, non seulement le sujet, mais aussi l'analyste, n'ont pas la volonté décisive d'obtenir une indépendance de soi.» Si le traitement psychanalytique fournit au sujet les moyens de s'affranchir de sa dépendance primaire, il va dans le sens contraire de la tendance générale des relations humaines dans la société. C'est pourquoi il n'est pas encore bien ancré dans les mœurs, ni bien assimilé par la culture japonaise. ■

1. *Le jeu de l'indulgence* par Takeo Doi, traduit du japonais par E. Dale Saunders, éditions l'Asiathèque, 1988.

2. *Histoire de la psychanalyse au Japon* par Tooru Takahashi — sous la direction de Roland Jaccard —, Livre de Poche, Hachette, Paris 1982.



La maîtrise de soi,
idéogrammes
à l'encre de Chine
du calligraphe Hitsu
Juko, 19^e siècle.

Afrique: les mots guérisseurs

par Anne-Marie Kaufmant

La psychanalyse ne se contente pas d'expliquer ou d'élucider ce qui ne va pas dans les rapports qu'entretient chaque être humain avec ses contemporains et son entourage; c'est aussi une méthode thérapeutique dans laquelle il n'est pas concevable, pour le psychanalyste, d'intervenir contre la volonté de son patient et surtout d'en savoir plus que lui sur son cas: l'éthique du psychanalyste est en effet fondée sur un renoncement au savoir. Face au patient venu lui demander de l'aider à mieux vivre sa vie, il n'en sait pas plus que lui, mais attend de sa parole qu'elle l'éclaire sur ce qui est en cause, sur ce qui ne va pas. Et le désir de savoir du psychanalyste suscite chez le patient un désir identique, qui lui permet, plutôt que d'attendre une recette pour aller mieux, de démonter les mécanismes pathologiques qui sont à l'œuvre chez lui, afin que son rapport à la réalité lui pose moins de problèmes. La psychanalyse est en somme une théorie qui utilise la parole du patient pour donner de tel ou tel symptôme névrotique une explication qui, par définition, est individuelle, singulière.

Ce qui frappe de prime abord le psychanalyste en Afrique, c'est la place prépondérante qu'y occupe la parole. Les thérapeutiques traditionnelles y sont toutes fondées sur ce qui est non pas, comme le prétendent certains ethnopsychiatres européens, une simple parole de conditionnement destinée à faire entrer le sujet déviant dans une norme sociale parfaitement codifiée, mais bien au contraire une parole qui rend compte individuellement de ce qui ne va pas chez lui, de ce qui a occasionné sa maladie.

Il existe néanmoins une différence fondamentale entre l'Afrique et l'Europe: lorsqu'on est malade en Afrique, c'est par l'action d'une force extérieure, l'intervention surnaturelle d'un *djinn*, un *zaar*, un *rab*, consécutive à une offense commise à son endroit ou contre une autre divinité. Il faut donc, avant toute thé-



Vase anthropomorphe des
Bena Kahioka (Zaire).

rapie, savoir quelle est la divinité en cause, quelle est la nature de l'offense et comment réparer la faute.

En Europe, les psychiatres sont nombreux à penser qu'un reconditionnement du sujet suffit, à partir du moment où on a cerné ses symptômes: à chaque symptôme correspondrait alors une thérapeutique médicamenteuse, ou une prise en charge institutionnelle, grâce auxquelles tout rentrerait dans l'ordre.

Les psychiatres européens qui ont affaire à la psychanalyse, de même que les thérapeutes traditionnels africains, ne croient pas qu'on puisse procéder ainsi, car on passe à côté de la vérité, de l'essentiel, de la cause cachée en chaque sujet humain, pour se contenter d'un simple replâtrage qui se fissurera à la première occasion. A chaque fois que nous avons pu

parler avec des tradipraticiens africains, autant qu'avec les psychiatres occidentaux, nous avons été saisis par cette dimension de recherche de la cause et de la prise de parole qui permet de remettre en place, de réorganiser entièrement les repères symboliques de la personne, de manière à lui réaménager une place dans la société.

UN TRAVAIL DE PAROLE

Deux exemples. Le premier est celui d'un guérisseur pygmée qui voit arriver un jour une femme sujette, depuis la mort de son mari, à des épisodes délirants, hallucinatoires, l'amenant à voir le défunt; celui-ci lui recommande de conserver la maison et les champs qu'il cultivait, de les faire fructifier et d'éviter que les enfants ne dilapident son patrimoine. Ces épisodes s'accompagnent d'angoisses intenses et d'agitation qui la coupent du monde, au point qu'elle néglige ses enfants; l'un d'entre eux en meurt. Avoir laissé mourir cet enfant, et laissé dépérir son patrimoine, est de toute évidence la catastrophe de sa vie.

Le guérisseur pygmée qui reçoit cette femme est donc confronté à une situation de deuil pathologique. Un psychiatre européen ne chercherait pas plus loin et conseillerait une chimiothérapie neuroleptique et antidépressive qui aurait pour effet de «gommer le symptôme». Mais le guérisseur pygmée ne peut se contenter d'une telle approximation. Il mettra plusieurs semaines à comprendre ce qui est en cause: la patiente avait été, lors de la longue maladie de son mari, priée par ce dernier d'aller ramasser dans la forêt les plantes qui pouvaient le guérir. Prétextant le manque d'argent ou de temps, elle s'était dérobée, ce qui, après la mort de son mari, lui avait donné le sentiment, en partie justifié, qu'elle était responsable de sa disparition. Cette culpabilité non avouée ne pouvait reparaître que sous la forme d'une possession démoniaque par laquelle son mari venait se rappeler à son souvenir. Une fois la faute dévoilée, elle a pu, à la faveur d'un cérémonial ritualisé, faire amende honorable d'une erreur ramenée à sa juste mesure et se débarrasser, assez rapidement, de ces manifestations hallucinatoires de deuil.

L'autre exemple concerne le traitement d'une stérilité masculine. Un homme vient voir un guérisseur en se plaignant d'une stérilité rebelle. De ses unions avec plusieurs femmes, il n'a obtenu aucune descendance. Ces femmes, en revanche, après l'avoir quitté, ont pu procréer rapidement. Le guérisseur ne se contente pas d'administrer à son patient les simples qui résoudraient le problème de la stérilité: soupçonnant une origine psychogène, il mène avec lui son enquête. Quelque semaines plus tard, il découvre le nœud de l'affaire: le patient avoue avoir rencontré des femmes sans l'aval de son père. Bien plus, celui-ci l'a maudit à plusieurs reprises. Le guérisseur convoque alors le père, se fait confier l'histoire et organise une réconciliation rendue possible par la relativisation de la faute du fils. Peu après, ce dernier convole avec l'accord de son père et de cette union naît, neuf

mois plus tard, un premier enfant qui sera suivi de nombreux autres.

Derrière la banalité guérissable du symptôme, on discerne bien le rapport du sujet à la cause de son mal. Ce n'est que par un travail de parole que le guérisseur arrive à la reconstitution du parcours symbolique à l'origine de la catastrophe. Il y a là évidemment une démarche qui est fondamentalement proche de celle du psychanalyste. Le psychanalyste, en effet, n'est pas celui qui sait, derrière un symptôme, ce qui se trame d'inconscient: c'est au contraire celui qui, par son ignorance, permet à son patient l'élucidation de ce qui ne va pas.

LA SYMBOLIQUE DU PAIEMENT

Abordons ici la nature de la thérapeutique analytique. Il est de bon ton en Europe de prétendre qu'elle est réservée, en gros, à ceux qui peuvent payer. Freud lui-même a constamment souligné la nécessité, pour qu'une cure de parole puisse s'engager, d'un paiement. Celui-ci a une double fonction: d'une part, marquer la nature particulière du service demandé au psychanalyste, non pas tant pour soigner — ce qui est après tout, son travail — mais surtout parce qu'il lui faut se départir de sa subjectivité personnelle, et la subordonner, dans le cadre de



Guérisseur burkinabé lisant les causes de la maladie dans les cauris, coquillages divinatoires.

la prise en charge thérapeutique, à un désir de savoir qui permette au patient de se guérir lui-même. C'est donc le prix à payer pour que, dans le lien psychanalytique, le psychanalyste fasse le sacrifice de sa subjectivité, sans l'oublier pour autant. D'autre part, le paiement a une fonction de perte: quand on donne de l'argent, on le perd; dans un traitement psychanalytique, il s'agit de perdre le confort pathologique qui peut être lié à certains symptômes.

Le problème économique est toujours invoqué en Afrique pour dire que, bien évidemment, on ne peut demander de payer à des gens qui n'ont rien. C'est passer à côté de la dimension symbolique du paiement, que Freud soulignait encore lorsqu'il demandait à ses élèves d'ouvrir la psychanalyse à toutes les classes sociales. Il y a, en effet, bien d'autres moyens de

paiement que l'argent: on peut payer avec son temps, en services rendus. Freud avait coutume de demander à ses patients divers services, comme de faire pour lui certaines recherches bibliographiques, et tout cela entrant en ligne de compte dans le règlement des cures qu'ils entreprenaient auprès de lui.

En Afrique, les tradipraticiens savent cette vérité qu'il faut faire payer, qu'il faut que quelque chose se perde dans les biens du patient et dans le confort morbide lié au symptôme. Il semble bien que, dans certains pays d'Afrique, la psychanalyse se soit acclimatée de façon toute naturelle, tant dans la prise en compte de l'individualité du patient qu'en ce qui concerne la nécessité d'obtenir de lui un paiement.

En revanche, un psychanalyste n'a aucune chance d'être opérationnel en Afrique, de suivre pas à pas la démarche de son patient dans la recherche de la vérité, s'il n'a pas une connaissance approfondie de la culture locale, non pas une connaissance livresque, puisée dans les ouvrages d'ethnologie, mais une connaissance directe du fait de son insertion dans le tissu culturel environnant. C'est pourquoi il paraît indispensable de former des thérapeutes qui puissent se situer à la jonction de deux savoirs: le premier est celui de l'inconscient, qui élabore une nouvelle théorie sur les rapports de chaque patient avec le monde; le second concerne les rapports de l'individu avec ses parents, sa famille, la société, le pays et la divinité, rapports qui varient en fonction de l'ethnie, de la culture et de l'époque.

Si les mécanismes par lesquels chacun s'accommode de la réalité sont partout les mêmes, leur expression peut être radicalement différente. Il n'y a de prime abord rien de commun entre la façon dont une famille française peut élaborer son deuil après la mort d'un enfant et la façon dont, en Afrique, après la mort de plusieurs enfants, on s'arrange pour soustraire l'enfant à venir du circuit infernal des passages incessants d'une rive à l'autre du fleuve de la vie. Or, l'ignorance de tous ces mécanismes expose le psychanalyste européen à des interprétations erronées. C'est du reste l'aberration dans laquelle sont tombés bien des psychiatres coopérants qui ont cru, après quelques lectures et quelques contacts, avoir saisi l'âme de leurs patients, et interprétaient par exemple le foie souffrant de tel patient nigérian comme un symptôme hypocondriaque banal, alors qu'il s'agissait, chez ce sujet haoussa, d'une atteinte fondamentale au siège du courage et de la virilité.

SAGESSE AFRICAINE

En Afrique, l'essentiel c'est la mise en rapport de la psychanalyse avec tout ce qui est inscrit dans la culture, tous ces savoirs préservés dans une région qui n'a pas encore été gagnée par l'acculturation, où l'on sait encore sur quelles bases on vit, à quels repères familiaux et culturels on peut se rattacher.

De cette jonction entre deux savoirs doit naître un abord du psychisme conforme à la conception africaine de la responsabilisation

Consultation chez un guérisseur, Dakar (Sénégal).



ANNE-MARIE KAUFMANT, psychiatre et psychanalyste française, est co-fondatrice du Groupe de recherche et d'application de la psychanalyse à la psychiatrie en Afrique francophone, où elle a participé à la réalisation de films sur les soins traditionnels en santé mentale. Elle anime à Dakar, Cotonou et Paris des séminaires sur les concepts de la psychanalyse et la fonction de la parole dans les cultures africaines.



du sujet, ainsi qu'à l'éthique analytique qui postule la responsabilité de ce même sujet. Cela permettrait aux Africains d'avoir accès, comme nos patients européens, comme nous-mêmes psychanalystes qui sommes passés par là, à un savoir meilleur parce que tenant compte à la fois de leur culture et de leur individualité.

Il me semble que la psychiatrie européenne a fait la preuve de son échec en essayant de généraliser les pathologies et d'en tirer des schémas capables de rendre compte de l'âme africaine. On l'a écoutée avec une patience iro-

nique, qui n'a en rien entamé les croyances profondes d'un peuple persuadé que la parole traverse chaque individu de la façon qu'il choisit, et lui permet de réagir à son entourage sur le mode le plus supportable pour lui. La psychanalyse en Europe a été et sera toujours subversive parce qu'elle donne priorité au sujet sur la sacro-sainte rentabilité sociale. Mais avec l'Afrique, nous avons encore un continent où cette subversion est adroitement modelée, inscrite dans une culture sage, ancienne, et qui croit encore que la civilisation scientifique n'a aucune chance de broyer l'individu. ■

Baobab sacré au Sénégal.

Parole bâillonnée, corps déchaîné

par **Chawki Azouri**

Au-delà de la terre, au-delà de l'infini, je cherchais à voir le ciel et l'enfer; une voix solennelle m'a dit: le ciel et l'enfer sont en toi.

OMAR
KHAYYAM

CHAWKI AZOURI, psychanalyste libanais, est membre du Centre de formation et de recherche psychanalytiques à Paris, où il anime, depuis sa fondation en 1982, un séminaire de recherches sur la paranoïa, l'institution et la transmission de la psychanalyse. Enseignant à la faculté de médecine de Créteil, il est l'auteur de «*J'ai réussi là où le paranoïaque a échoué*» (Denoël, 1991) et *La Psychanalyse* (Flash Marabout, 1992).

Il y a quelques années, le Dr C., un spécialiste parisien de l'hypnose dans le service duquel j'exerçais en tant que psychiatre et psychanalyste, me pria de l'assister et de lui servir d'interprète auprès d'un patient libyen atteint d'une paralysie grave des membres supérieur et inférieur gauches.

Cela faisait plus d'un an qu'il avait quitté la Libye et errait d'un hôpital à l'autre à travers toute l'Europe. Il avait subi les examens les plus poussés, et ceux-ci avaient éliminé toutes les causes organiques possibles à sa maladie. Le diagnostic d'hystérie fut enfin posé et on l'envoya à Paris pour un traitement par hypnose.

Ce patient âgé de 28 ans, qui ne parlait pratiquement que l'arabe, fut ravi de pouvoir s'exprimer dans sa langue maternelle avec un thérapeute qui la comprenait. Les quelques mots d'anglais qu'il connaissait lui avaient permis d'amorcer un début de dialogue avec le Dr C., qui avait déjà pratiqué sur lui une séance d'hypnose avant notre rencontre. J'eus trois longs entretiens avec lui, au cours desquels il me confia son histoire. Le lendemain de la deuxième séance d'hypnose, le patient, profondément ému, nous raconta qu'une forte douleur l'avait réveillé pendant la nuit: son gros orteil gauche était hypertendu et, pour la première fois depuis un an, il avait pu bouger le pied.

Progressivement, la jambe gauche du jeune homme, qui avait perdu 50% de sa masse musculaire, allait retrouver sa motricité. Au bout de 15 jours, il marchait avec une canne. Parallèlement à nos entretiens, le Dr C. poursuivait les séances d'hypnose. Deux mois après son arrivée à Paris, notre patient rentra guéri dans son pays, où il fut d'abord accueilli comme un miraculé.

LA MALÉDICTION DU PÈRE

L'histoire et le contexte socio-culturel de ce patient méritent qu'on s'y attarde. Avant sa maladie, deux conflits majeurs l'avaient opposé à son père: à propos de son mariage et de celui de sa sœur.

Pour l'obliger à épouser une nièce dont son fils ne voulait pas, le père de notre patient lui fit administrer à son insu un philtre d'amour et d'obéissance. Sous l'effet de ce philtre magique, le jeune homme se maria passivement, dans une sorte d'état second: «J'étais heureux, dit-il, mais comme s'il s'agissait du mariage d'un autre.» Il se sépara de sa femme

sitôt l'effet du philtre dissipé, mais fut à nouveau contraint, par le même procédé, de reprendre la vie commune. Intervenant sans cesse pour le retenir auprès de son épouse, le père finit par proférer une menace dont il ne mesurait pas les effets inconscients chez le fils: «Si tu quittes encore ta femme, je quitterai moi-même ta mère.»

Quant à sa sœur, le père voulait la marier de force à son neveu, qui n'était autre que le beau-frère de notre patient. Le conflit prit une allure dramatique. Devant tout le village réuni, la sœur avait été copieusement rossée par le père, et s'était défenestrée. Notre patient avait tenté de s'interposer entre elle et son père, lequel bafoué dans son autorité, lui avait lancé: «Ce n'est pas ta fille. Va-t-en, tu n'es plus mon fils.»

Pour se venger, le prétendant éconduit, cousin et beau-frère de notre patient, lui enleva sa femme et ses quatre enfants. Et sa belle-famille le traîna en justice, l'accusant de les avoir lui-même chassés du domicile conjugal. Ce procès dura 18 mois, au cours desquels la parole et la bonne foi de notre patient ne furent guère entendues. Il fut condamné à verser les deux tiers de son salaire à son ex-épouse. Juste avant de subir une opération chirurgicale sur une prothèse claviculaire posée, deux ans plus tôt, à la suite d'un accident de voiture.

En se réveillant de l'anesthésie, le malheureux était hémiplégique. Le corps médical considéra que cela était dû à une lésion du plexus brachial. L'outillage technique étant insuffisant en Libye, il fut envoyé aux frais de l'Etat se faire soigner en Europe.

L'EMPRISE MÉDICALE

L'intérêt de cette histoire réside dans l'extraordinaire conjonction de facteurs personnels et culturels qui ont donné au symptôme de ce patient une allure que n'aurait pas désavouée Charcot, dans un contexte où la psychanalyse n'existe pas encore et où l'hystérie est ravalée au rang de la simulation.

L'échec des spécialistes les plus qualifiés avait renforcé le patient dans sa conviction que les médecins ne pouvaient pas le comprendre. Il espérait donc une solution magique, ou l'intervention d'un personnage tout-puissant. Sa rencontre avec le Dr C. était ainsi toute balisée: l'hypnose vint faire écho aux pratiques d'envoûtement qu'il avait subies par la volonté de son père. Le patient rapprochera la transe hypnotique des effets du philtre, et même de

l'anesthésie après laquelle l'hémiplégie était apparue.

Grâce au travail d'écoute entrepris avec lui, ce patient a pu élucider le rapport qu'il avait instauré avec son symptôme. Il s'est souvenu que le lendemain du jour où sa sœur avait été battue et ligotée par son père, et où il l'avait libérée contre la volonté du patriarche, il s'était réveillé avec des «bleus» aux poignet et aux chevilles, à l'endroit même où les liens avaient laissé des traces sur le corps de sa sœur. Le seul fait d'en parler à quelqu'un qui en reconnaissait la portée symbolique lui a permis de reconnaître dans ces marques sa participation à la souffrance de sa sœur et son identification à celle-ci.

De même, souligner avec lui l'importance des paroles proférées par son père — Ce n'est pas ta fille, tu n'es plus mon fils, si tu quittes ta femme, je quitterai ta mère — l'a amené, et cela sans interprétation de ma part, à établir un rapprochement entre elles et la disparition, après son hémiplégie, de tout désir sexuel. Ces paroles avaient réveillé en lui l'horreur d'un inceste jusque-là refoulé: «ce n'est pas ta fille» s'entend: ce n'est pas toi qui l'a faite avec ta mère; «tu n'es plus mon fils» veut dire je te libère de l'interdit de l'inceste dont moi, ton père, j'étais le garant et qu'en menaçant de quitter ta mère, je rends soudain possible.

Du coup, dès que le tribunal eut prononcé le divorce, les menaces du père prirent un sens œdipien et le patient se réveilla de son anesthésie affligé d'une hémiplégie hystérique et de la perte de tout désir sexuel.

Ainsi l'écoute de ce patient avait-elle favorisé l'émergence d'un sujet qui ne parlait, jusqu'alors, qu'à travers des symptômes massifs et graves. Au cours de nos derniers entretiens, il me dit: «Jamais personne ne m'a écouté comme vous l'avez fait. Ah! De retour chez moi, que j'aimerais changer de métier et apprendre le vôtre!»

Or, de retour dans son pays, il fut à nouveau confronté à l'incompréhension du corps médical qui, se souvenant du diagnostic d'hystérie posé par les spécialistes européens avant son envoi à Paris, ne vit en lui qu'un simulateur, un paresseux et un lâche» qui ne voulait pas travailler. Il fut même sommé de rembourser les frais occasionnés par sa «prétendue» maladie.

Contraint de reprendre le travail alors qu'il était encore à peine rétabli, il développa d'autres symptômes, qui le conduisirent à se faire opérer de nouveau. Il allait être, en quelque sorte, amené malgré lui à de nouvelles somatisations pour prouver sa bonne foi et la légitimité de sa souffrance. ■

Attaque d'hystérie,
gravure médicale de la fin
du 19^e siècle.



Russie: homme du besoin et homme du désir

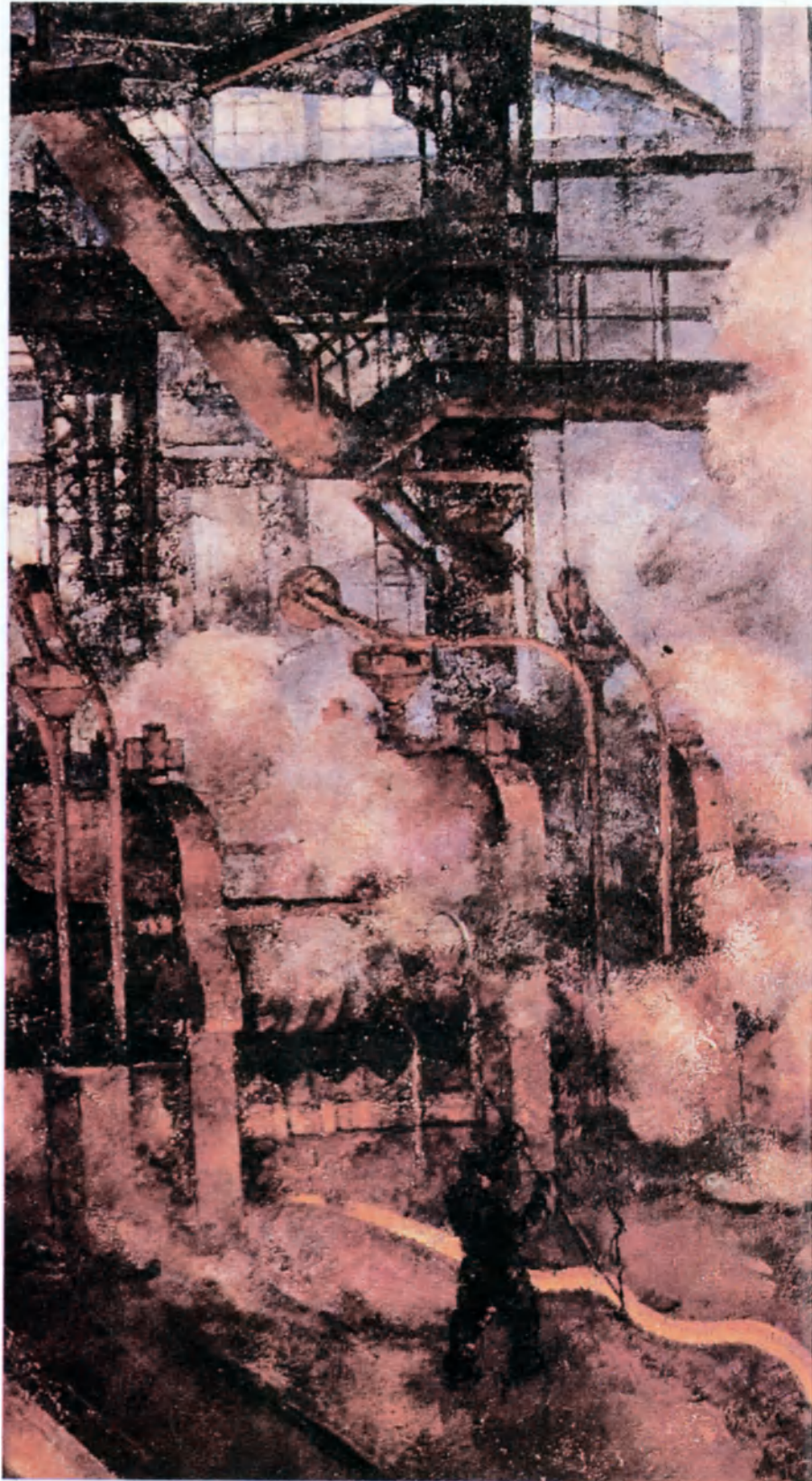
par Alexandre Mikhalevitch

CE sont des médecins russes formés en Suisse, en Allemagne, en Autriche qui, à partir de 1907, diffusent la littérature psychanalytique dans la Russie tsariste. Et commencent à y pratiquer l'analyse. Ces adeptes nuancés du freudisme militent contre les thèses constitutionnalistes de l'étiologie des troubles mentaux, et le pessimisme paresseux de l'enfermement asilaire. Exerçant dans le cadre de collectivités locales, ils pensent que le travail sur les rêves, les associations d'idées, les fantasmes sexuels et infantiles ne mènent pas à grand chose dans une société autocratique qui refuse l'autonomisation à ses sujets. La censure tsariste, de son côté, n'entravera en rien l'existence d'une revue (*Psixoterapija*), ainsi que d'un cercle médical («les petits vendredis»), et la traduction des œuvres de Freud et de ses disciples.

Les freudiens russes, bien installés dans les institutions scientifiques et professionnelles de leur pays, répugnent à lier l'individu à son histoire psycho-sexuelle, aux traces des traumatismes infantiles, au conflit suscité par la distance et la coïncidence du passé et du présent dans le vécu subjectif. Ils recourent à des techniques de psychothérapie qui mélangent psychanalyse (pour élucider le sens des symptômes) et suggestion (pour réduire, réadapter les patients).

Le rayonnement de l'école nerviste créée par Setchenov, puis épanouie par Pavlov et Bekhterev, pousse les freudiens russes à rechercher les fondements physiologiques des mécanismes et processus psychiques décrits par la psychanalyse. Réductionnisme qui incite quelque peu à se méfier de l'introspection, à ériger le réflexe cérébral en concept-clé de la psychologie scientifique, à mépriser le savoir des malades mentaux sur leurs propres troubles.

Cette vision commune et volontariste de l'individu en tant qu'entité programmée allait cependant être fort nuancée chez des cliniciens comme les docteurs Drosnès, Ossipov, Vyroubov et Pevnitzki, qui admettaient le bien-fondé des découvertes freudiennes à propos de l'étiologie sexuelle des névroses. Cela revenait à découvrir dans l'individu une «réalité psychique» tramée par le principe du plaisir et rebelle aux illusions de la pédagogie volontariste. Dans le même temps, des disciples de Freud allaient pratiquer une psychanalyse appliquée à la littérature comme aux faits



Ci-dessous, atelier d'usine (1930), détail d'un tableau du peintre russe V. Rozhdestvensky.



politiques. Et retrouver, à la suite de Dostoïevski ou Tolstoï, les motivations pathologiques sous-tendant certains choix terroristes et révolutionnaires.

LA PHASE BOLCHÉVICO-STALINIENNE

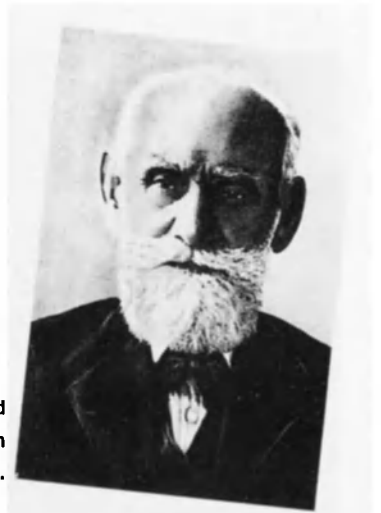
Le nouveau régime issu de la révolution d'Octobre va tolérer l'existence d'une Association soviétique (1922-1931) et d'un Institut gouvernemental de psychanalyse (1922-1925). Pour les intellectuels des grandes villes et les organisations des jeunesses communistes, Freud peut compléter Marx, justifier les pratiques de la liberté sexuelle favorisée par Lénine pour briser la famille bourgeoise restreinte et traditionnelle. Trotski voit dans les œuvres de Freud et d'Adler les outils de la création d'un homme nouveau et de la critique décisive des thèses idéalistes. Des médecins partisans de la psychanalyse comme A. Zalkind entendent construire une pédagogie nouvelle à partir du concept de «sublimation»: puisque le sujet humain ne dispose que d'une forme unique d'énergie bio-psychique, il faut donc la gérer de façon à retirer du champ érotique un maximum profitable aux fins collectives. Et peut-être assurer «la fin de la prison sexuelle»!

Même si elle ne partage pas ces opinions délirantes, l'Association soviétique de psychanalyse, club d'universitaires et de cadres moyens du Parti communiste favorables au freudisme, travaille sur des schémas d'action sociologique prophylactique. En fondant le foyer «Solidarité internationale» à Moscou en 1922, la pédagogue Véra Schmidt tente une approche originale de l'éducation des enfants de 2 à 5 ans qui lui sont confiés. L'analyse systématique et collective du contre-transfert des éducateurs sur les enfants y va de pair avec des méthodes d'apprentissage du réel, de la propreté et de l'autonomie personnelle qui s'efforcent de minimiser le refoulement des pulsions infantiles et leur culpabilisation. Mais cette tentative d'éducation non autoritaire est étouffée en 1925. Et, après l'échec politique de Trotski et la fin de la N.E.P., c'est à la «mystique du Plan» qu'on confie le soin de consolider et «guérir» la personnalité.

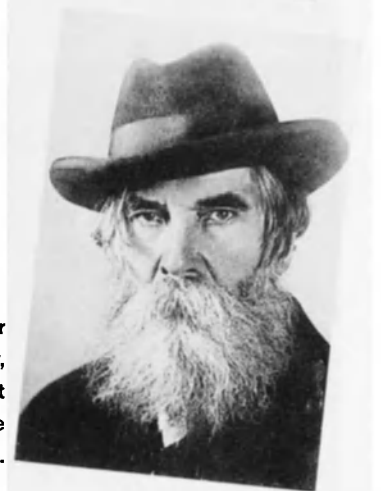
Avant même les interdits staliniens, le mouvement psychanalytique soviétique va se dissoudre. Le recours à la psychanalyse est alors condamné comme une pratique trop longue, trop coûteuse et qui enferme l'individu en lui-même. Le refus de toutes les formes de psychothérapie préfigure ce mouvement du début des années 30, qui fait taire les aspirations individuelles au nom du rendement industriel. Bien entendu, les références à la sexualité infantile, au fantasme sont d'autant plus interdites que la psychologie du moi a été mise à mort.

En dépit de la terreur, des chercheurs plaident pour la reconnaissance de la spécificité de certains processus psychiques individuels, de

Le grand physiologiste Ivan Pavlov en 1926.



Vladimir Bekhterev, psychiatre et psychologue russe (1857-1927).



Le neurologue F. Bassine, qui favorisa la renaissance de la psychologie en Union soviétique dans les années 60.



l'existence d'une psyché inconsciente. Et dans des romans comme *Nous autres* de Zamiatine ou *L'Envie* d'Olecha, on ose affirmer que la révolution a accouché d'une cantine-goulag, où l'irruption de la sexualité mettra peut-être en échec le processus de robotisation en cours. La figure du Freud se trouve alors plongée dans la clandestinité. Elle servira de matrice pour la revanche post-stalinienne de l'individu.

LA REVANCHE DE LA SUBJECTIVITÉ APRÈS STALINE

Dès 1958, profitant du dégel khrouchtchévien, le neurologue F. Bassine essaye de remettre au goût du jour les discussions sur l'inconscient. Il veut favoriser la renaissance de la psychologie



«L'identification au guide écrasait la figure du père familial».

Portrait géant de Lénine sur la façade d'un immeuble à Moscou (1988).

soviétique. La Conférence qui lui est consacrée en 1962 à Moscou officialise cette tentative de retrouver le vécu subjectif à travers une critique moins idéologique de la psychanalyse.

Les phases cycliques de dégel et de gel qui scandent l'évolution de la société soviétique sont sous-tendues par d'importants progrès: urbanisation, développement de l'instruction supérieure, ouverture relative de l'information et des échanges avec l'Occident. En 1968, une monographie de F. Bassine consacrée au *Problème de l'inconscient* tente, avec un certain appui officiel, d'imposer une théorie de la personnalité qui fasse place aux processus inconscients, aux mécanismes de défense du moi (projection, rationalisation, sublimation, refoulement). Mais ce nouvel individu forgé par la psychologie soviétique est un sujet plein, harmonieux, capable de modifier sa conduite pour s'adapter aux exigences du réel. Le conflit psychique persistant, la névrose, les déchirements suscités par le désir ne sont que des manifestations marginales caractérisant une minorité (pathologique) de la population. Cette conception relativement déconflictualisée et désérialisée de l'individu sera soutenue jusqu'au Congrès de Tbilissi, consacré en 1969 au problème de l'inconscient.

A partir des années 70, les sciences sociales soviétiques vont souligner que le développement qualitatif de l'économie, l'adaptation à la troisième révolution industrielle qui s'esquisse, exigent une relative hétérogénéité sociale, une certaine autonomisation des individus: c'est la revanche de la personnalité contre les réductionnismes mécaniques qui ramenaient l'indi-

vidu à ses seules dimensions sociale et biologique. Sous couvert de psychologie sociale, de l'étude scientifique des interactions collectives, c'est un pluralisme restreint qui s'impose en tant que valeur.

REMISE EN CAUSE SOUS LA PERESTROÏKA

A partir de 1985, certains savants soviétiques vont réclamer la réhabilitation de la psychanalyse, la création d'une sexologie scientifique, la publication des œuvres de Freud. La pratique sauvage de l'analyse, qui n'était jusqu'alors que tolérée, se coule dans le dispositif des coopératives. En 1989, Aron Belkine recrée l'Association russe de psychanalyse à Moscou. Ce psychiatre et endocrinologue avait publié, une dizaine d'années auparavant, un ouvrage intitulé *L'individu et la socialisation* dans lequel il dénonçait les méfaits du système totalitaire stalinien. Il y soulignait en particulier que l'identification au Guide écrasait la figure du père familial, poussait le sujet à diaboliser systématiquement toute variante rejetée par l'autorité sacralisée, et provoquait finalement la mort de la pensée et l'anesthésie du sens moral. Alors que la soif de liberté ne trouvait d'issue que dans de brèves flambées agressives. Dans *L'Édipe soviétique* (1983), le critique littéraire E. Kogan stigmatisait lui aussi «l'identification obsédante avec le père disparu, la honte du père déporté ou éliminé comme ennemi du peuple, la solitude et l'errance du fils».

Des romanciers comme Voïnovitch ou Zinoviev vont décrire cet individu surgi de la civilisation du bakchich, dont les moteurs sont

l'envie et le ressentiment. Triomphe de la servilité et du chacun pour soi. Refus opiniâtre de l'autonomisation que ne cessent de constater les apprentis analystes chez des patients qui exigent des cures rapides et ne perçoivent pas la valeur libératoire du paiement des séances.

Cette pénible émergence de l'individu, en corrélation avec la restauration de la psychologie et de formes syncrétiques de la psychanalyse, se déroule sur un fond de pathologie sociale: alcoolisme, taux effarant de mortalité

infantile, action ouverte des mafias. De brutales tentatives de réformes économiques mettent en difficulté l'intelligentsia artistique et scientifique qui a préparé la revanche de la subjectivité sur le modèle totalitaire.

Quoi qu'il en soit, ce processus ambigu de différenciation sociale et culturelle a certainement été favorisé par le souvenir lointain du freudisme russe et la curiosité qu'inspire aujourd'hui la psychanalyse dans une société au niveau d'instruction élevé. ■

La «pénible émergence de l'individu», longtemps étouffé par le modèle totalitaire.



ALEXANDRE MIKHALEVITCH, docteur en psychanalyse et spécialiste de l'histoire du freudisme dans la culture russo-soviétique, a publié de nombreux articles sur ce sujet, notamment dans la *Revue de l'Association internationale de psychanalyse*. Il a également collaboré à *La psychanalyse en Union soviétique* (L'Harmattan, 1992).



Québec: le prix de la survie

par *Monique Panaccio*

LA problématique qui traverse l'histoire du Québec, des débuts de la colonie aux débats actuels sur les questions constitutionnelles, est celle de l'identité. Un des principaux litiges liés à la réintégration du Québec dans la Constitution canadienne concerne la reconnaissance de son statut de société distincte. Comment s'est forgée l'identité québécoise, et de quelle façon la psychanalyse peut-elle contribuer à la compréhension de cette spécificité historique et jouer son rôle dans l'émergence de l'individu?

CATHOLIQUE ET FRANÇAIS

Au 17^e siècle, dans cette colonie française investie d'une mission civilisatrice et évangélicatrice, les premiers colons, pauvres et peu ins-

truits, doivent se débrouiller pour survivre dans un pays apparemment sans limites, plongé dans un hiver interminable. Assez vite, les espoirs que plaçait la France dans sa colonie laurentienne sont déçus: pas de diamants, pas d'or, restent les valeurs morales. Les congrégations catholiques qui foisonnent en Europe s'implantent en Nouvelle-France, où elles peuvent poursuivre leur mission en toute liberté. Catholique et français, le Québec le restera pour le meilleur et le pire. Ni la conquête par les Anglais en 1760, ni l'avortement de la rébellion des patriotes en 1837 — où le clergé canadien-français, de plus en plus puissant, fait collusion avec l'Etat anglais pour sauver son pouvoir de droit divin —, ni enfin la réunion du Bas-Canada et du Haut-Canada en une



La déportation des Acadiens par les Anglais en 1755, peinture anonyme, Louisiane (Etats-Unis).

MONIQUE PANACCIO, psychologue et psychanalyste canadienne, chargée de cours au département de psychologie de l'Université du Québec (Montréal), est co-fondatrice du *Cirque psychanalytique*, lieu de réflexion et de formation à la psychanalyse. Auteur de plusieurs articles sur la folie, la clinique, l'institution, elle a collaboré à *La folie comme de raison* (VLB, 1984) et *Polytechnique*, 6 décembre (Remue-Ménage, 1990). On lui doit aussi un ouvrage de fiction, *Sous le signe du monstre* (VLB, 1991).

seule province dont la langue officielle est l'anglais ne viendront à bout de la culture française en Amérique.

Jusqu'à la période dite de la révolution tranquille (1960), les Anglais tiendront le pouvoir économique et politique, les Français le pouvoir religieux et social. La souffrance morale est du ressort de l'Eglise, qui s'y taille un monopole. Les corporations privées que sont les communautés religieuses se chargent de la garde des aliénés, percevant en échange de l'Etat une somme *per diem* et *per capita*. Elles ont donc tout intérêt à garder le plus grand nombre de malades et à économiser sur les soins. Elles créent d'immenses asiles, véritables cités ayant le statut légal des municipalités civiles et des paroisses catholiques. C'est d'ailleurs sur ce terrain que se portera le conflit de valeurs qui oppose le côté catholique francophone, lequel détient le privilège de la charité à travers son emprise sur les institutions de santé, au côté protestant anglophone qui, au nom du progrès, revendique ce champ qui lui échappe. Deux systèmes parallèles se mettent également en place dans le domaine de l'éducation.

Au milieu du 19^e siècle, à l'heure même où la naissance de Freud à Freiberg, en Moravie, annonce une rupture fondamentale dans le

savoir humain, les francophones du Québec élaborent une mystique nationale, sous l'égide de l'Eglise catholique, qui se veut la gardienne de la survie du peuple.

Dans les années 30 et jusqu'à l'après-guerre, l'élite cléricale assoit son pouvoir temporel sur les valeurs d'antisémitisme, d'antibolchévisme et de xénophobie. Cependant, si les communautés religieuses font corps avec l'Etat pour prôner les valeurs traditionnelles et rurales, contre le changement social, l'industrialisation et l'urbanisation, c'est de leur sein même que jaillit la «peste» — comme Freud lui-même désignait la psychanalyse. C'est en effet *La Revue Dominicaine* qui, la première, publie des extraits d'une thèse de doctorat en philosophie sur *Les bases du freudisme*, et ce sont de nouveau les Dominicains qui, en 1942, fondent à l'Université de Montréal l'Institut de psychologie, qui inscrit à son programme «le système psychologique de Freud».

Les religieux de l'époque voient dans la psychanalyse un argument de plus à l'appui de leur apostolat: si le freudisme nous apprend que l'être humain est mené par des pulsions qui le dépassent, raison de plus pour s'en remettre à Dieu! Mais une nouvelle génération de Québécois prend le relais, une génération



Le premier couvent des Ursulines à Québec, bâti en 1641-1642. Dessin à la plume, 1859.

First Convent of the Ursuline Nuns, built in 1641-42, on the site which they still occupy in the City of Quebec. In the foreground is the house of Mme. de la Peltrie. From an old painting which shows the forest then surrounding the buildings.

qui ne peut plus tolérer la stagnation économique, le repli sur soi, la honte, transmise par ses aïeux, de sa situation de peuple colonisé et soumis.

DE LA RÉVOLUTION TRANQUILLE AUX TRANQUILLISANTS

La révolution tranquille des années 60 transforme, presque du jour au lendemain, le visage du Québec. En moins de dix ans, le rôle de l'Etat s'intensifie, la société cléricale se détourne de sa vocation agricole, de nouvelles institutions apparaissent et priorité est donnée au bien-être social et à l'éducation. Les communautés religieuses ne répondent plus aux nouvelles exigences d'une société qui s'industrialise, c'est la naissance de l'Etat providence: gratuité des services sociaux, de l'éducation, de la médecine. C'est aussi l'âge d'or de la psychiatrie au Québec. On refond le système de santé sur de nouvelles bases idéologiques: on ne s'en remet plus à la charité pour aider les humains qui souffrent, et qui deviennent des malades à soigner, à réhabiliter.

Sous la remise en question des valeurs traditionnelles, la morale éclate, les églises sont désertées, le mariage tombe en désuétude, la liberté sexuelle s'affiche en même temps que la revendication d'une spécificité nationale. La honte de soi se transforme en une survalorisation de soi. Les Canadiens-français ne se reconnaissent plus dans le terme de Canadiens, qui désigne davantage l'anglophone et le conquérant, ni dans celui de Français qui rappelle le lien colonial à la mère patrie. Ils deviennent des Québécois, revendiquant leur langue propre, le *joual*. Le Québec accueille les immigrants et s'ouvre sur le monde. Foisonnement des idées, création artistique et littéraire sont à l'ordre du jour. Les rapports avec la France, qui s'étaient un peu refroidis à cause de la tradition de laïcité de celle-ci, se resserrent: les jeunes vont y pour-

Affiches du référendum constitutionnel de 1992.



suivre leurs études et rentrent au pays pour se mettre au travail. C'est ainsi que naît le groupe *Interprétation* et la revue du même nom, collaboration franco-québécoise dédiée aux sciences humaines.

Les mutations rapides de la société plongent de nombreux individus dans le désarroi. Mais dans les années 70-80, malgré une certaine présence de la psychanalyse dans le secteur hospitalier, c'est la psychiatrie qui leur offre sa réponse, médicamenteuse et gratuite. Le champ de la psychanalyse va s'amenuisant, et finit par être réduit au secteur privé et à la marginalité. On ne peut même pas dire que la psychanalyse ait été évacuée des grands débats de l'heure: il eût fallu pour cela qu'elle jouisse d'abord d'une reconnaissance minimale. Or son discours, s'il est repris dans certaines revues comme *Interprétation* (qui disparaîtra après 24 numéros), n'a presque pas d'audience publique. Et si la psychanalyste française Françoise Dolto fait de temps en temps la couverture d'une revue populaire, cela reste un fait d'importation. Quant à l'université, après l'ouverture amorcée dans les années 70, elle se referme sous



Missionnaires au Canada, vers 1910.

l'influence du modèle américain, qui privilégie la recherche expérimentale.

LE PARI PSYCHANALYTIQUE

Le discours psychanalytique reste en marge des grands débats parce qu'il transcende les discours nationalistes actuels: celui de l'unité canadienne prônant «un immense pays bilingue d'un océan à l'autre» et mettant en garde contre l'«éclatement du Canada»; celui des partisans de la souveraineté du Québec, qui rêvent d'un «peuple de géants», jouissant d'une autonomie culturelle et économique, ainsi que d'une société libre et pluraliste; celui des Amérindiens qui réclament un gouvernement autonome.

Le discours psychanalytique, dont la fonction est de dévoiler à la fois le sujet qui parle et les forces inconscientes en jeu chez lui, met à mal ce discours nationaliste. Or, c'est en s'imaginant comme un peuple ou une nation, puis en s'identifiant à cette image qu'ils ont forgée d'eux mêmes que les francophones du Québec ont pu, jusqu'ici, assurer leur survie culturelle dans une Amérique en majorité anglophone. Tant que cette survie ne sera pas mieux assurée, il est peu

probable que le discours psychanalytique sorte des cercles restreints où il est cantonné.

C'est donc sur le mode de la rupture et de l'oubli que s'est construite l'histoire du Québec: d'abord rupture avec le continent européen, puis avec la France, ensuite avec l'Angleterre, ainsi qu'avec la tradition catholique. Sans compter l'inévitable rupture de l'émigration, à partir de laquelle s'est constituée, et se constitue toujours, une grande partie du peuple québécois. Et ces ruptures s'accompagnent inévitablement d'une part d'oubli: la devise du Québec sur les plaques d'immatriculation des voitures est: *Je me souviens*, mais si l'on demande autour de soi de quoi donc faut-il se souvenir, tout le monde ou presque l'ignore!

La psychanalyse pourrait sans doute trouver sa place dans le domaine public, dans les institutions sociales, juridiques, de santé et d'éducation, en aidant, dans sa perspective propre, les individus à se réapproprier leur histoire, leurs origines. Et en offrant à la collectivité un discours qui lui permette de penser le politique autrement que sur des bases strictement fantasmatiques, et de cesser d'agir sur le mode de la rupture. ■



ECHO—Service d'assistance à l'utilisateur, BP 2373L, 1023 Luxembourg (tel. 352-34981-200; fax: 352-34981-234) ou UNESCO, DIT/CH, 7 place de Fontenoy, 75352 PARIS 07 SP (tel: 331-45 68 23 00; fax: 331-45 67 39 98).

TECHNOLOGIE ET DROIT D'AUTEUR

► La technologie évolue à un rythme tel que les créateurs ont de plus en plus de mal à protéger leurs droits, se sont entendus dire les participants à une réunion de réflexion convoquée par l'UNESCO fin 1992, à l'occasion du 40^e anniversaire de la Convention universelle sur le droit d'auteur. La reproduction numérique et l'échantillonnage de la musique enregistrée ont notamment suscité des débats passionnés. L'échantillonnage est une technique qui consiste à mettre en mémoire électronique des extraits musicaux: décomposés et réarrangés, ils permettent de créer de nouvelles œuvres. Or le droit d'auteur protège une mélodie ou des suites de notes, mais pas des notes séparées. Dans un autre domaine, celui de l'édition électronique, on pourra bientôt consulter sur disques compacts non seulement des textes imprimés, mais aussi des extraits de film, ou d'œuvres musicales. L'UNESCO a été invitée à suivre de près l'évolution de l'édition électronique, de l'édition multimédia et de l'échantillonnage, et «à renforcer son action tendant à encourager la protection internationale des droits d'auteur».



La chronique de Federico Mayor

L'ÉNERGIE EN QUATRE LANGUES

► Un dictionnaire de l'énergie en quatre langues a été publié par le Conseil mondial de l'énergie (CME) avec le soutien de l'UNESCO, il regroupe quelque 2 000 termes, avec des définitions en français, anglais, espagnol et allemand. Illustré de graphiques et doté d'un index, c'est un ouvrage de référence aussi bien pour les personnes travaillant dans le secteur énergétique que pour les traducteurs et interprètes. Une édition portugaise est en préparation et des versions en d'autres langues sont prévues. Le dictionnaire peut être commandé au Comité français du CME, 89 bvd Haussmann, 75008 Paris, France (tel: 33-1-40 42 65 26; fax: 33-1-47 42 56 73). Prix: 690 FF, port inclus.

LEIPZIG 92

► «Films du monde: pour la dignité de l'homme», telle était le devise du 35^e Festival international du film documentaire et d'animation de Leipzig (Allemagne), qui s'est déroulé du 27 novembre au 2 décembre 1992, pour la première fois sous le patronage de l'UNESCO. Au programme: 956 films et vidéos documentaires et d'animation réalisés dans 52 pays. L'accent a été mis, d'une part, sous le titre de «L'Anniversaire refusé», sur l'Année Colomb, avec une quarantaine de productions d'Amérique du Sud et du Nord, et, d'autre part, sur les changements intervenus en Europe de l'Est et en Allemagne depuis l'unification. Au chapitre des innovations techniques, la haute définition (HDTV) a fait l'objet d'une table ronde entre partisans et détracteurs.

LES BANQUES DE DONNÉES DE L'UNESCO DANS LE SERVEUR ÉLECTRONIQUE ECHO

► L'UNESCO a introduit trois de ses bases de données dans le centre serveur d'information de la Commission des communautés européennes ECHO. Situé au Luxembourg, celui-ci a été lancé en 1980 pour faire connaître, en différentes langues, les services d'information existant en Europe. Ces bases de données, dont la consultation est gratuite, sont UNESBIB qui contient 46 000 références bibliographiques sur l'ensemble des documents et des publications de l'Organisation, DARE qui répertorie 4 650 institutions de recherche et services d'information, ainsi que 4 500 périodiques en sciences sociales dans le monde, et INDEX translationum qui propose 500 000 références bibliographiques d'ouvrages littéraires, scientifiques, artistiques et éducatifs traduits dans quelque 60 pays. Pour plus d'informations, contacter

LA MEMBRANE: UNE NOUVELLE SCIENCE

► Un centre de l'UNESCO consacré à la technologie de la membrane va être créé en Australie, sous les auspices du Special Research Centre for Membrane Science and Technology de l'université de la Nouvelle-Galles du Sud. Les membranes jouent un rôle essentiel dans les processus biologiques de tous les êtres vivants. Ce sont de véritables barrières qui contrôlent l'absorption des substances dans les cellules et leur évacuation. Les membranes synthétiques ont joué un rôle important dans la mise au point de nombreux procédés industriels et biomédicaux — de la désalinisation de l'eau à la dialyse dans les reins artificiels. Le marché de la membrane, dont les applications et les incidences sur l'environnement et la qualité de la vie sont nombreuses, est en pleine expansion, et il est primordial d'en ouvrir l'accès aux pays en développement.

LES ÉCOLES DE LA BALTIQUE ET L'ENVIRONNEMENT

► Le Projet de la mer Baltique (PMB), né en 1988 d'une initiative de la délégation finlandaise auprès de l'UNESCO, avait pour objectif de constituer, dans la région de la mer Baltique, un réseau d'écoles dispensant le même enseignement en matière d'environnement. Devant la réussite de ce projet — à ce jour, plus de 150 écoles y participent — un nouveau projet, intéressant cette fois les pays riverains de la mer du Nord, devrait prendre forme d'ici à la fin de l'année. De son côté, le PMB s'apprête à publier, avec le concours de l'UNESCO, une nouvelle méthode pédagogique consacrée à l'environnement et aux échanges interscolaires. Ce *Guide du maître*, préparé par plus de 20 éducateurs de la région, devrait favoriser l'introduction de l'écologie dans les programmes scolaires.

Le directeur général de l'UNESCO dessine pour les lecteurs du Courrier les grands axes de sa réflexion et de son action.

Guerre et paix dans l'esprit des hommes

LES dernières années ont vu s'affirmer un vaste mouvement de lutte contre le totalitarisme, se dégager un consensus quasi universel sur les valeurs fondamentales de notre époque, sur les principes de la démocratie et le respect des droits de l'homme. Tous les espoirs semblaient permis.

Hélas, en dépit d'incontestables progrès dans la voie de la démocratie, force est de constater que la pauvreté dans le monde n'a pas reculé, qu'un continent entier demeure aux prises avec la misère et l'instabilité politique et que le formidable mouvement de libération des pays de l'ancien bloc communiste, pourtant si riche de promesses, a entraîné dans son sillage de multiples conflits.

Nous ne pouvons pas nous dissimuler les graves menaces que la famine et les guerres civiles en Afrique font peser sur le monde contemporain, les sanglants affrontements qui se produisent en Asie centrale et en Inde, les crises que traverse le développement de l'Amérique latine et centrale, les multiples obstacles qui hérissent le processus de paix au Cambodge, la guerre meurtrière en Bosnie-Herzégovine, les dommages, peut-être irréversibles, que subit l'environnement et, finalement, l'échec de la course au bonheur dans les sociétés les mieux nanties.

LE CONTRAT MORAL

Nous ne devons pas pour autant sous-estimer les remarquables efforts que déploie la communauté internationale pour résoudre tous ces problèmes, efforts qui, me semble-t-il, sont sans précédent dans l'histoire. Certes, les institutions mondiales et régionales se sont souvent montrées incapables, faute d'y être préparées à temps, de faire face à des défis qui se sont posés à un rythme de plus en plus rapide. Mais plusieurs conférences internationales récentes, en particulier la Conférence des Nations Unies sur l'environnement et le développement, ont néanmoins ouvert des perspectives encourageantes.

Nous vivons aujourd'hui une période de transition, qui est nécessairement instable et qui est de nature à jeter des doutes sur notre aptitude à agir ensemble.

Cependant, c'est désormais la communauté internationale tout entière qui se sent affectée par les situations tragiques auxquelles tant de pays se trouvent confrontés. Un contrat moral à l'échelle mondiale apparaît donc comme le premier pas nécessaire pour qu'une culture de guerre se transforme progressivement en une culture de paix. Nous ne pouvons plus nous retrancher, désormais, derrière la responsabilité des superpuissances nucléaires. Nous sommes tous responsables et plus personne ne peut dire: «Je ne savais pas», ou «Je ne me sens pas concerné»...

Personne ne peut ignorer que la communauté internationale, agissant sous l'égide des Nations Unies, s'est mobilisée, entre autres, pour la Somalie, pour le Cambodge, pour l'ex-Yougoslavie. Pour notables qu'ils soient, ces efforts ne permettent cependant pas toujours de prévenir certains mouvements d'émigration massive — comme ceux dont nous sommes aujourd'hui les témoins —, de fournir une aide suffisante pour favoriser le développement endogène de tel pays, ou encore de régler un problème aussi douloureux que celui de ces quelques centaines de Palestiniens qui, accusés d'actes de violence, sont traités à leur tour avec violence.

AGIR VITE

Je suis convaincu que notre incapacité à apporter une réponse adéquate à ces drames constituera une très sérieuse menace pour les fondements démocratiques et éthiques de notre civilisation. Il ne faut pas accepter l'inacceptable.

Pour ma part, je ne doute pas que la détermination des hommes de bonne volonté finira par l'emporter et que nous saurons faire triompher les valeurs fondamentales auxquelles nous sommes attachés. Quelles que soient les difficultés de notre tâche, nous ne céderons jamais au découragement. Nos engagements, qui sont ceux de notre Organisation, nous paraissent plus que jamais d'actualité et nous ne nous laisserons pas de reprendre à notre compte la célèbre formule de l'Acte constitutif de l'UNESCO: «Les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix.» ■



haine et de destruction tout prêt à accueillir cette sorte d'excitation. Nous croyons à l'existence d'un tel penchant et nous nous sommes précisément efforcé, au cours de ces dernières années, d'en étudier les manifestations.

Pourrais-je, à ce propos, vous exposer une partie des lois de l'instinct auxquelles nous avons abouti, après maints tâtonnements et maintes hésitations? Nous admettons que les instincts de l'homme se ramènent exclusivement à deux catégories: d'une part, ceux qui veulent conserver et unir; nous les appelons érotiques, — exactement au sens d'*eros* dans le *Symposion* de Platon, — ou sexuels, en donnant explicitement à ce terme l'extension du concept populaire de sexualité; d'autre part, ceux qui veulent détruire et tuer; nous les englobons sous les termes de pulsion agressive ou pulsion destructrice.

Ce n'est en somme, vous le voyez, que la transposition théorique de l'antagonisme universellement connu de l'amour et de la haine, qui est peut-être une forme de la polarité d'attraction et de répulsion qui joue un rôle dans votre domaine. — Mais ne nous faites pas trop rapidement passer aux notions de

bien et de mal. — Ces pulsions sont tout aussi indispensables l'une que l'autre; c'est de leur action conjuguée ou antagoniste que découlent les phénomènes de la vie.

Or, il semble qu'il n'arrive guère qu'un instinct de l'une des deux catégories puisse s'affirmer isolément; il est toujours «lié», selon notre expression, à une certaine quantité de l'autre catégorie, qui modifie son but, ou, suivant les cas, lui en permet seule l'accomplissement. Ainsi, par exemple, l'instinct de conservation est certainement de nature érotique; mais c'est précisément ce même instinct qui doit pouvoir recourir à l'agression, s'il veut faire triompher ses intentions. De même, l'instinct d'amour, rapporté à des objets, a besoin d'un dosage d'instinct de possession, s'il veut en définitive entrer en possession de son objet. Et c'est précisément la difficulté qu'on éprouve à isoler les deux sortes d'instincts, dans leurs manifestations, qui nous a si longtemps empêché de les reconnaître.

Si vous voulez bien poursuivre encore un peu avec moi, vous verrez que les actions humaines révèlent une complication d'une

autre sorte. Il est très rare que l'acte soit l'œuvre d'une seule incitation instinctive, qui déjà en elle-même doit être un composé d'*eros* et de destruction. En règle générale, plusieurs motifs, pareillement composés, doivent coïncider pour amener l'action.

(...)

Lorsque les hommes sont incités à la guerre, toute une série de motifs peuvent en eux trouver un écho à cet appel, les uns nobles, les autres vulgaires, certains dont on parle ouvertement et d'autres que l'on tait. Nous n'avons aucune raison de les énumérer tous. Le penchant à l'agression et à la destruction se trouve évidemment au nombre de ceux-ci: d'innombrables cruautés que nous rapportent l'histoire et la vie journalière en confirmer l'existence.

En excitant ces penchants à la destruction par d'autres tendances érotiques et spirituelles, on leur donne naturellement le moyen de s'épancher plus librement. Parfois, lorsque nous entendons parler des cruautés de l'histoire, nous avons l'impression que les mobiles idéalistes n'ont servi que de paravent aux appétits destructeurs; en d'autres cas, s'il s'agit par exemple des cruautés de la Sainte Inquisition, nous pensons que les mobiles idéaux se sont placés au premier plan, dans le conscient, et que les mobiles destructeurs leur ont donné, dans l'inconscient, un supplément de force. Les deux possibilités sont plausibles.

(...)

Je voudrais m'attarder encore un instant à notre instinct de destruction, dont la vogue n'est rien en regard de son importance. Avec une petite dépense de spéculation nous en sommes arrivés à concevoir que cette pulsion agit au sein de tout être vivant et qu'elle tend à le vouer à la ruine, à ramener la vie à l'état de matière inanimée. Un tel penchant mériterait véritablement l'appellation d'instinct

de mort, tandis que les pulsions érotiques représentent les efforts vers la vie. L'instinct de mort devient pulsion destructrice par le fait qu'il s'extériorise, à l'aide de certains organes, contre les objets. L'être animé protège pour ainsi dire sa propre existence en détruisant l'élément étranger.

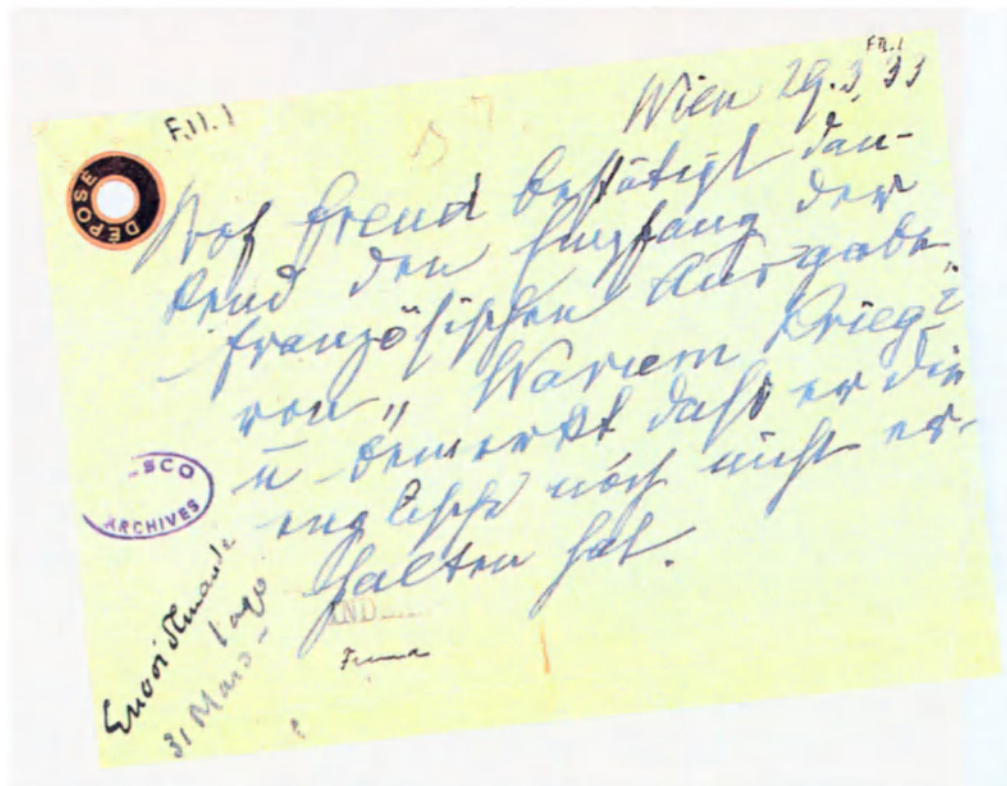
Mais une part de l'instinct de mort demeure agissante au dedans de l'être animé et nous avons tenté de faire dériver toute une série de phénomènes normaux et pathologiques de cette réversion intérieure de la pulsion destructrice. Nous avons même commis l'hérésie d'expliquer l'origine de notre conscience par un de ces revirements de l'agressivité vers le dedans. On ne saurait donc, vous le voyez, considérer un tel phénomène à la légère, quand il se manifeste sur une trop grande échelle; il en devient proprement malsain, tandis que l'application de ces forces instinctives à la destruction dans le monde extérieur soulage l'être vivant et doit avoir une action bienfaisante. Cela peut servir d'excuse biologique à tous les penchants haïssables et dangereux contre lesquels nous luttons.

Force nous est donc d'avouer qu'ils sont plus près de la nature que la résistance que nous leur opposons et pour laquelle il nous faut encore trouver une explication.

(...)

Voilà qui nous permet de conclure, pour revenir à notre sujet, que l'on ferait œuvre inutile à prétendre supprimer les penchants destructeurs des hommes. En des contrées heureuses de la terre, où la nature offre à profusion tout ce dont l'homme a besoin, il doit y avoir des peuples dont la vie s'écoule dans la douceur et qui ne connaissent ni la contrainte ni l'agression. J'ai peine à y croire et je serais heureux d'en savoir plus long sur ces êtres de félicité.

(...)



En partant de nos lois mythologiques de l'instinct, nous arrivons aisément à une formule qui fraye indirectement une voie à la lutte contre la guerre. Si la propension à la guerre est un produit de la pulsion destructrice, il y a donc lieu de faire appel à l'adversaire de ce penchant, à l'*eros*. Tout ce qui engendre, parmi les hommes, des liens de sentiment doit réagir contre la guerre.

Ces liens peuvent être de deux sortes. En premier lieu, des rapports tels qu'il s'en manifeste à l'égard d'un objet d'amour, même sans intentions sexuelles. La psychanalyse n'a pas à rougir de parler d'amour, en l'occurrence, car la religion use d'un même langage: aime ton prochain comme toi-même. Obligation facile à proférer, mais difficile à remplir. La seconde catégorie de liens sentimentaux est celle qui procède de l'identification. C'est sur eux que repose, en grande partie, l'édifice de la société humaine.

Je trouve, dans une critique que vous portez sur l'abus de l'autorité, une seconde indication pour la lutte indirecte contre le penchant à la guerre. C'est l'une des faces de l'inégalité humaine, — inégalité native et que

l'on ne saurait combattre, — qui veut cette répartition en chefs et en sujets. Ces derniers forment la très grosse majorité; ils ont besoin d'une autorité prenant pour eux des décisions auxquelles ils se rangent presque toujours sans réserves.

Il y aurait lieu d'observer, dans cet ordre d'idées, que l'on devrait s'employer, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, à former une catégorie supérieure de penseurs indépendants, d'hommes inaccessibles à l'intimidation et adonnés à la recherche du vrai, qui assumeraient la direction des masses dépourvues d'initiative. Que l'empire pris par les pouvoirs de l'Etat et l'interdiction de pensée de l'Eglise ne se prêtent point à une telle formation, nul besoin de le démontrer.

L'Etat idéal résiderait naturellement dans une communauté d'hommes ayant assujéti leur vie instinctive à la dictature de la raison. Rien ne pourrait créer une union aussi parfaite et aussi résistante entre les hommes, même s'ils devaient pour autant renoncer aux liens de sentiment les uns vis-à-vis des autres. Mais il y a toute chance que ce soit là un espoir utopique. Les autres voies et moyens d'empêcher



Sigmund Freud avec son petit-fils.

la guerre sont certainement plus praticables, mais ils ne permettent pas de compter sur des succès rapides. On ne se plaît guère à imaginer des moulins qui moudraient si lentement qu'on aurait le temps de mourir de faim avant d'obtenir la farine.

(...)

[Mais] pourquoi nous élevons-nous avec tant de force contre la guerre, vous et moi et tant d'autres avec nous, pourquoi n'en prenons-nous pas notre parti comme de l'une des innombrables vicissitudes de la vie? Elle semble pourtant conforme à la nature, biologiquement très fondée, et, pratiquement, presque inévitable. Ne vous scandalisez pas de la question que je pose ici. Pour les besoins d'une enquête, il est peut-être permis de prendre le masque d'une impassibilité qu'on ne possède guère dans la réalité.

Et voici quelle sera la réponse: parce que tout homme a un droit sur sa propre vie, parce que la guerre détruit des vies humaines chargées de promesses, place l'individu dans des situations qui le déshonorent, le force à tuer son prochain contre sa propre volonté, anéantit de précieuses valeurs matérielles, produits de l'activité humaine, etc. On ajoutera en outre que la guerre, sous sa forme actuelle, ne donne plus aucune occasion de manifester l'antique idéal d'héroïsme et que

la guerre de demain, par suite du perfectionnement des engins de destruction, équivaudrait à l'extermination de l'un des adversaires, ou peut-être même des deux.

Tout cela est exact et paraît même si incontestable qu'on en est réduit à s'étonner qu'un accord unanime de l'humanité n'ait point encore banni la guerre. On peut évidemment discuter l'un ou l'autre de ces points et se demander, par exemple, si la communauté ne doit pas avoir, elle aussi, un droit sur la vie de l'individu; on ne saurait condamner au même titre tous les germes de guerre; tant qu'il y aura des empires et des nations décidés à exterminer les autres sans pitié, ces autres-là doivent être équipés pour la guerre. Mais nous avons hâte de passer sur tous ces problèmes, ce n'est point la discussion à laquelle vous entendiez m'engager.

Je veux en arriver à autre chose: je crois que le motif essentiel pour quoi nous nous élevons contre la guerre, c'est que nous ne pouvons faire autrement. Nous sommes pacifistes, parce que nous devons l'être en vertu de mobiles organiques. Il nous est désormais facile de justifier notre attitude par des arguments.

Voilà qui ne va pas sans explication. Et voici ce que j'ajoute: depuis des temps immémoriaux, l'humanité subit le phénomène du développement de la culture. (D'aucuns préfèrent, je le sais, user ici du terme de civilisation.) C'est à ce phénomène que nous devons le meilleur de ce dont nous sommes faits et une bonne part de ce dont nous souffrons. Ses causes et ses origines sont obscures, son aboutissement est incertain, et quelques-uns de ses caractères sont aisément discernables.

(...)

Les transformations psychiques qui accompagnent le phénomène de la culture sont évidentes et indubitables. Elles consistent

en une éviction progressive des fins instinctives, jointe à une limitation des réactions impulsives. Des sensations qui, pour nos ancêtres, étaient chargées de plaisir, nous sont devenues indifférentes et même intolérables; il y a des raisons organiques à la transformation qu'ont subie nos aspirations éthiques et esthétiques.

Au nombre des caractères psychologiques de la culture, il en est deux qui apparaissent comme les plus importants: l'affermissement de l'intellect, qui tend à maîtriser la vie instinctive, et la réversion intérieure du penchant agressif, avec toutes ses conséquences favorables et dangereuses. Or, les conceptions psychiques vers lesquelles l'évolution de la culture nous entraîne se trouvent heurtées de la manière la plus vive par la guerre, et c'est pour cela que nous devons nous insurger contre elle; nous ne pouvons simplement plus du tout la supporter; ce n'est pas seulement une répugnance intellectuelle et affective, mais bien, chez nous, pacifistes, une intolérance constitutionnelle, une idiosyncrasie en quelque sorte grossière à l'extrême. Et il semble bien que les dégradations esthétiques que comporte la guerre ne comptent pas pour beaucoup moins, dans notre indignation, que les atrocités qu'elle suscite.

Et maintenant combien de temps faudrait-il encore pour que les autres deviennent pacifistes à leur tour? On ne saurait le dire, mais peut-être n'est-ce pas une utopie que d'espérer dans l'action de ces deux éléments, — la conception culturelle et la crainte justifiée des répercussions d'une conflagration future, — pour mettre un terme à la guerre, dans un avenir prochain. Par quels chemins ou détours, nous ne pouvons le deviner.

En attendant, nous pouvons nous dire: tout ce qui travaille au développement de la culture travaille aussi contre la guerre. ■



DISQUES RÉCENTS

MUSIQUES TRADITIONNELLES

IRAK. Rythmes traditionnels.
Collection Musiques traditionnelles d'aujourd'hui.

CD Unesco/Auvidis D 8044.

Berceau de brillantes civilisations de l'Antiquité, l'Irak est considéré dans le monde arabe actuel comme l'un des détenteurs de la plus pure tradition musicale. Divers modes (*maqam*), correspondant à différentes régions du pays, sont utilisés. Et les chanteurs de maqam peuvent être, selon le cas, accompagnés par certains instruments, dont le *santour* (cithare), le *djoze* (violon), une ou plusieurs *tablâh* (timbales) ou un *riqq* (tambourin sur table). La voix — étranglée — comme dans le *Maqam iraqi*, ou le *Fann khammari*, interprété par un soliste et un chœur d'hommes et scandé par de grands tambours (*tar*) et des claquements de mains, semble venir du fond des âges. La complexité rythmique de certains morceaux témoigne d'anciennes influences indo-asiatiques. Un enregistrement de grande qualité. Dommage cependant que les femmes soient exclues de ces musiques.



JAZZ

Work Song.
NAT ADDERLEY SEXTET LIVE AT SWEET BASIL.

CD Sweet Basil ALCR-44
Adderley (cornet), Sonny Fortune (saxophone alto), Vincent Herring (saxophone alto), Rob Bargad (piano), Walter Booker (basse), Jimmy Cobb (batterie).

Nat Adderley, frère de Cannonball, est l'un des grands représentants actuels du «hard bop», le style de jazz popularisé dans les années 50 par des groupes tels que celui d'Art Blakey. Enregistré au club de jazz newyorkais Sweet Basil, ce compact présente quatre standards: «Work Song» et «Jive Samba» de Nat Adderley, «High Fly» et «In a Sentimental Mood», joués avec une énergie considérable. Y figure, en compagnie de musiciens plus chevronnés (Walter Booker, Jimmy Cobb), Vincent Herring, récemment «découvert» par les maisons de disques alors qu'il se produisait dans les rues et le métro de New York. Son style, classique, contraste avec celui, plus «free» et musclé, de Sonny Fortune, qui collabora longtemps avec Mc Coy Tyner. De la musique solide, robuste, appartenant au vaste courant du jazz «mainstream».

JAY HOGGARD.

The Fountain. CD Muse MCD 5450.
Hoggard (vibraphone), Kenny Burrell (guitare), James Weidman (piano), Marcus McLaurine (basse), Yoron Israel (batterie).

Jay Hoggard est actuellement le vibraphoniste de jazz le plus inventif de sa génération. Voué à une brillante carrière, il gagnerait à être connu d'un plus vaste public. Entouré du grand guitariste Kenny Burrell et de jeunes instrumentistes dont le pianiste James Weidman (accompagnateur d'Abbey Lincoln et d'autres chanteuses), Hoggard interprète ici quelques standards dont «Epistrophy», «My One and Only Love», «Stompin' at



the Savoy», un admirable «Prelude to a Kiss» et deux compositions originales. Hoggard possède une maîtrise souveraine de son instrument: contrôle des accents, des timbres et du phrasé, sens mélodique et rythmique, richesse de l'harmonie. Malgré l'ambitus limité du vibraphone, il parvient à créer l'illusion d'un instrument beaucoup plus étendu.

MUSIQUE POPULAIRE

L'ORCHESTRE DE CONTREBASSES.
«LES CARGOS».

CD Label Bleu LBLC 6536 HM 83

La réputation de l'Orchestre de Contrebasses, constitué de sept jeunes musiciens français: Olivier Moret, Christian Gentet, Frédéric Alcaraz, Renaud Garcia-Fons, Yves Torchinski, Jean-Philippe Viret et Thibault Delor, commence à s'étendre à l'étranger. Plusieurs contrebassistes de jazz américains, dont Anthony Cox, m'en avaient déjà parlé il y a quelques mois. Les ensembles de contrebasses ne sont pas une nouveauté: David Lee notamment, père du cinéaste Spike Lee, avait constitué à New York, dans les années 70, le remarquable Bass Choir, entièrement consacré au jazz. L'Orchestre de Contrebasses interprète, lui, des compositions originales: «Béret, beurre, cornichons», «Week-end à Deauville», «A pas de chat», dues à la plume de ses membres et ne ressemblant à rien de connu. Ce n'est ni du jazz, ni de la musique populaire, ni de la musique contemporaine. Comme l'écrit justement Lionel Rotcage dans les quelques lignes de présentation de la pochette: «La musique de cette étrange formation... puise son énergie vitale dans l'évocation, la poésie et la folie la plus joyeuse». A découvrir.

ABED AZRIÉ.

Aromates.

CD Elektra Nonesuch 7559-79241-2
Chanteur syrien originaire d'Alep, Azrié accompagné de quelques

instruments arabes traditionnels (*qanun*, *nay*, percussions) et d'un synthétiseur, s'inspire de poèmes orientaux dont l'épopée de Gilgamesh. Les textes (des Palestiniens Samih Al-Qassem et Tawfiq Zayyad, des Irakiens Badr Chaker As-Sayyab et Al-Hallaj, du Syrien Adonis, de l'ancienne poétesse irakienne Rabiha Al-Adawiyyah, des Libanais Khalil Hawi et Ounsi Al-Haj) sont de toute beauté et la voix grave et mystérieuse d'Azrié les sert avec intelligence. Seul le synthétiseur, créant un climat *new age* hors contexte, dénature un peu ce splendide univers sonore, mais c'est là ma seule réserve.

MUSIQUE CLASSIQUE

RODRIGO - KHATCHATOURIAN:

Concertos pour flûte.

Patrick Gallois, Philharmonica Orchestra sous la direction de Ion Martin.

CD Deutsche Gramophon 435 767-2

Le remarquable jeune flûtiste Patrick Gallois, conférant à son instrument un son de syrinx, interprète deux concertos de compositeurs contemporains: l'un de Rodrigo (né en 1901) et l'autre de Khatchaturian (1903-1978). Pastoral et difficile, le premier fut composé pour le flûtiste irlandais James Galway. Le second, plus sombre et plus slave, composé en 1940 pour le violon de David Oistrakh, fut adapté par la suite pour Rampal. Si les thèmes espagnols demeurent à l'arrière-plan du concerto de Rodrigo, surtout porté sur la virtuosité, les motifs russes colorent plus fortement celui de Khatchaturian, dont l'andante s'inspire d'une danse pour hommes du Caucase. Mais si différentes que soient ces œuvres sur le plan du style, elles sont néanmoins liées par des influences mauresques, le folklore d'Espagne et celui du Caucase portant tous deux la marque de la musique arabe.

Un grand atlas des littératures

QUOI de plus évident que d'ouvrir ces colonnes avec le volume publié par l'*Encyclopædia Universalis* en 1990: *Le Grand Atlas des littératures*, à la fois objet de réflexion sur ce qu'est la littérature et outil de travail?

Qu'est donc la littérature? L'ensemble des signes qu'évoquait Roland Barthes dans son *Degré zéro de l'écriture*, signes qui n'ont pas de rapport avec l'idée, la langue et le style, mais sont destinés à définir la solitude d'un langage rituel? Ou bien miroir de l'Histoire, avènement d'une diversité de choix entre plusieurs manières de saisir, sentir et pressentir la réalité mouvante, multiple et incontournable? Forme ou essence, jeu gratuit de l'esprit, engagement ou, davantage encore, servitude politique, l'œuvre de fiction, qu'il s'agisse d'épopée, de théâtre, de poésie et de prose, fait depuis longtemps l'objet d'un débat qui oppose les partisans de la «beauté pure», désincarnée et incantatoire, à ceux d'une littérature «utile», vouée à l'éducation politique et morale. Bien sûr, la littérature dite engagée aboutit le plus souvent au pamphlet militant; elle renonce ainsi à la fonction essentielle de tout art, qui est de transfigurer le monde par la vision unique, singulière, du créateur. Il n'en demeure pas moins que la littérature, peut-être plus que tous les autres arts, a toujours entretenu avec l'Histoire des rapports privilégiés, depuis les grandes épopées asiatiques et méditerranéennes jusqu'aux sagas hyperboréennes, des contes africains à Shakespeare et aux romans contemporains.

UNE DÉMARCHE THÉMATIQUE

La grande qualité de cet *Atlas des littératures*, 436 pages servies par une iconographie somptueuse, réside dans sa démarche thématique, qui initie le lecteur aux œuvres majeures surgies de l'imaginaire de toutes les nations, tout en le faisant participer à un débat essentiel,

toujours recommencé, autour des mêmes interrogations: quelle est la genèse de la littérature, comment la définir, à quoi sert-elle? Ce monumental ouvrage nous propose une réflexion pertinente sur les formes littéraires, le genre et la structure des œuvres, leur rapport aussi bien à la réalité qu'au discours philosophique ou religieux. L'*Atlas* nous promène en Afrique, en Inde et dans l'Asie du Sud-Est, au Japon et en Chine, nous faisant découvrir au passage les liens entre les traditions théâtrales orientales et européennes, entre le poème, le conte et le mythe, entre la pensée désincarnée, abstraite, et les signes, tels qu'ils surgissent depuis l'aube de l'histoire jusqu'à nos jours sur les méridiens les plus lointains.

La littérature, création de l'esprit qui se cherche à travers l'imaginaire et le réel, ne peut s'exprimer que sur un support matériel, tablettes d'argile et de pierre en Mésopotamie, rouleaux de papyrus — ce *volumen* dont l'origine se confond presque avec l'apparition de l'écriture dans l'Égypte des commencements — ou bien le *codex*, forme que prenait le livre depuis l'antiquité romaine et chinoise jusqu'au triomphe de la Renaissance et de l'imprimerie.

À partir du premier siècle de notre ère, apparaît au sein de l'empire romain cet assemblage de parchemins pliés en deux et groupés en cahiers reliés par une seule couture, ou de tablettes de bois ou d'ivoire attachées par des fils et qui servaient à transcrire des textes hagio-

graphiques et profanes, narratifs ou administratifs, destinés pour la plupart à être effacés. Précisons que s'il est encore fréquent d'attribuer l'invention de l'imprimerie — qui succède au *codex* vers le milieu du 15^e siècle — à un certain Johannes Gensfleisch plus connu sous le nom de Gutenberg, l'*Atlas des littératures* nous apprend que la xylographie (impression de feuillets par des planches gravées d'avance) était connue en Chine plus de six siècles auparavant. Déjà, à partir du 9^e siècle de notre ère, cette technique nouvelle gagnait le Japon et la Corée, pays qui connaissaient alors l'influence culturelle chinoise.

UN MUSÉE DE L'ÉCRIT

Après avoir parcouru les espaces de l'écrit, de l'écriture sanscrite et des pictogrammes asiatiques aux calligraphies médiévales et aux techniques de l'imprimerie moderne, voici que de ces pages magiques, dont il est très difficile de s'extraire, surgit la figure de ce grand sorcier qu'est l'écrivain, scribe égyptien ou pandit — maître hindou du discours — poète de l'avant-garde européenne, grand exilé en quête d'une patrie nouvelle ou d'un nouveau moyen d'expression.

Lectures et publics, commerce de la littérature et littérature commerciale, développement des bibliothèques, ces temples du livre, tourments et casse-tête éditoriaux qui remontent au premier imprimeur artisanal pour aboutir aux gigantesques groupes d'édition contemporains, ont également préoccupé les auteurs de l'*Atlas*, alors même que Gutenberg, superbe au milieu de sa galaxie, nargue McLuhan et le déferlement de l'image qui menaçait de détrôner le livre moderne.

Champ inépuisable d'exploration, de connaissance autant que de rêverie, le *Grand Atlas des littératures*, nourri aux grandes sources de la linguistique et de la sociologie, de la paléographie et de l'anthropologie, est aussi — de par la qualité exceptionnelle de ses illustrations, cartes et photographies, dessins, reproductions de tableaux et de vieux incunables — un véritable musée de la littérature et de l'imaginaire.

EDGAR REICHMANN

Ecrivain et critique littéraire

Littératures



LES
GRANDS
ATLAS
UNIVERSALIS

46^e année

Mensuel publié en 32 langues et en braille par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture.

31, rue François Bonvin, 75015 Paris, France.

Téléphone: pour joindre directement votre correspondant, composez le 45.68... suivi des quatre chiffres qui figurent entre parenthèses à la suite de chaque nom.

Télécopie: 45.66.92.70

Directeur: Bahgat Elnadi

Rédacteur en chef: Adel Rifaat

RÉDACTION AU SIÈGE

Secrétaire de rédaction: Gillian Whitcomb

Français: Alain Lévêque, Neda El Khazen

Anglais: Roy Malkin

Espagnol: Miguel Labarca, Araceli Ortiz de Urbina

Unité artistique, fabrication: Georges Servat (47.25)

Illustration: Ariane Bailey (46.90)

Documentation: Violette Ringelstein (46.85)

Relations éditions hors Siège et presse: Solange Belin (46.87)

Secrétariat de direction: Annie Brachet (47.15)

Assistant administratif: Prithi Perera

Éditions en braille (français, anglais, espagnol et coréen):

Mouna Chatta (47.14)

ÉDITIONS HORS SIÈGE

Russe: Alexandre Melnikov (Moscou)

Allemand: Werner Merkl (Berne)

Arabe: El-Said Mahmoud El Sheniti (Le Caire)

Italien: Mario Guidotti (Rome)

Hindi: Ganga Prasad Vimal (Delhi)

Tamoul: M. Mohammed Mustapha (Madras)

Persan: H. Sadouh Vanini (Téhéran)

Néerlandais: Claude Montreux (Amers)

Portugais: Benedicto Silva (Rio de Janeiro)

Turc: Mefra İgazer (Istanbul)

Ourdou: Wali Mohammad Zaki (Islamabad)

Catalan: Joan Carreras i Martí (Barcelone)

Malais: Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)

Coréen: Yi Tongok (Séoul)

Kiswahili: Leonard J. Shuma (Dar-es-Salaam)

Slovène: Aleksandra Kornhauser (Ljubljana)

Chinois: Shen Guofen (Beijing)

Bulgare: Dragomir Petrov (Sofia)

Grec: Sophie Costopoulos (Athènes)

Cinghalais: S.J. Sumanasekera Banda (Colombo)

Finois: Marjatta Oksanen (Helsinki)

Basque: Juxto Egaña (Donostia)

Thaï: Savitri Suwansatrit (Bangkok)

Vietnamien: Do Phuong (Hanoi)

Pachtou: Ghoti Khawari (Kaboul)

Haoussa: Habib Alhassan (Sokoto)

Bengali: Abdullah A.M. Sharafuddin (Dacca)

Ukrainien: Victor Stelmakh (Kiev)

Galicien: Xavier Senin Fernández (Saint-Jacques-de-Compostelle)

VENTES ET PROMOTION

Abonnements: Marie-Thérèse Hardy (45.65), Jocelyne Despouy,

Jacqueline Louise-Julie, Manichan Ngonkeko,

Michel Ravassard, Mohamed Salah El Din

Liaison agents et abonnés: Ginette Motreff (45.64)

Comptabilité: (45.65)

Magasin: (47.50)

ABONNEMENTS. Tél.: 45.68.45.65

1 an: 211 francs français. 2 ans: 396 francs.

Pour les pays en développement:

1 an: 132 francs français. 2 ans: 211 francs.

Reproduction sous forme de microfiches (1 an): 113 francs.

Reliure pour une année: 72 francs.

Paiement par chèque bancaire, CCP ou mandat à l'ordre de

l'UNESCO.

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition qu'ils soient accompagnés du nom de l'auteur et de la mention «Reproduits du Courrier de l'UNESCO», en précisant la date ou le numéro. Trois justificatifs doivent être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne seront renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier de l'UNESCO expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'UNESCO ou de la Rédaction. Les titres des articles et légendes des photos sont de la Rédaction. Enfin, les frontières qui figurent sur les cartes que nous publions n'impliquent pas reconnaissance officielle par l'UNESCO ou les Nations Unies.

IMPRIMÉ EN FRANCE (Printed in France)

DÉPÔT LÉGAL: C1 MARS 1993

COMMISSION PARITAIRE N° 71842 - DIFFUSÉ PAR LES N.M.P.P.

Photocomposition: Le Courrier de l'UNESCO

Photogravure: ETIC GRAPHIC, impression: IMAYE GRAPHIC

Z.I. des Touches, Bd Henri-Becquerel, 33021 Laval Cedex (France)

ISSN 0304-3118

N°2-1993-0P1-93-513 F

Dans son prochain numéro (avril 1993)
le **COURRIER** de l'**UNESCO**
donnera

CARTE BLANCHE AUX ÉCRIVAINS

pour parler de

L'amour au quotidien

Ce numéro comportera aussi un entretien
avec le philosophe français

LUC FERRY

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Couverture, page 3: Faillet © Artephtot, Paris. Page 4: © Folie-Tapabor, Paris. Page 5: D.R. Pages 6, 7, 46, 47: UNESCO. Page 9: © Photothèque René Magritte-Giraudon, Musées Royaux des Beaux-Arts, Bruxelles, A.D.A.G.P. Pages 10, 14 à droite, 16 (1): © Jean Loup Charmet, Paris. Page 11: © Bridgeman-Giraudon, Historisches Museum des Stadt, Vienne. Page 12: © Photothèque Bernard, Paris. Page 13: © Jean Loup Charmet/Jean de Gaspary, Paris. Pages 14 à gauche, 40, 42-43: © Roger-Viollet, Paris. Page 15: © Alexej von Jawlensky Archiv S.A., Locarno, A.D.A.G.P. Page 16 (2), 36: © Edimédia, Paris. Page 16 (3): © J. P. Fouchet-Agence Top, Paris. Page 16 (4): B. Barbereau © Sygma, Paris. Page 17: © Sylvie Sémavoine, Bois-Colombes. Page 18: © Denise Fernandez Grundman, Aix-en-Provence. Page 19: D.R. Collection Jean-Jacques Lebel, Paris, A.D.A.G.P./SPADEM. Page 20: © Diego Goldberg Ditle-Cosmos, Paris. Page 21: D.A. Harvey © Cosmos, Paris. Pages 22, 29: © Giraudon, Paris, Galerie Janette Ostier. Page 23: © Sygma, Paris. Pages 24-25: Ted Spiegel © Rapho, Paris. Page 26 en haut: Georg Gerster © Rapho, Paris. Page 26 en bas: C. Rojon © Rapho, Paris. Page 27 en haut: Tom Walker © Jacana, Paris. Page 27 en bas: Cheryl Pick © Rapho, Paris. Page 30: Michel Huet © Hoa qui, Paris. Pages 31, 32, 33: François Perri © Cosmos, Paris. Page 35: © Collection Viollet, Paris. Page 37 à droite: © Novosti, Paris. Page 38: Sergei G. Federov © Cosmos, Paris. Page 39: Ricki Rosen Picture Group © Cosmos, Paris. Page 41: © Leonard de Selva - Tapabor, Archives Publiques du Canada. Page 42: R. Emblin © Black Star/Rapho, Paris. Page 44: UNESCO-Dominique Roger. Page 48: © Leonard de Selva-Tapabor, Paris.

**CHAQUE MOIS, LE
MAGAZINE
INDISPENSABLE
POUR MIEUX
COMPRENDRE LES
PROBLÈMES
D'AUJOURD'HUI ET
LES ENJEUX DE
DEMAIN**

**CHAQUE MOIS: UN THÈME D'INTÉRÊT UNIVERSEL
TRAITE PAR DE GRANDS SPECIALISTES DE
NATIONALITES ET DE SENSIBILITES DIFFERENTES...**

APARTHEID: CHRONIQUE D'UNE FIN ANNONCÉE...
LE PACTE PLANÉTAIRE: PAROLES DE FEMMES...
LES ARTS DE LA RUE... REDÉCOUVRIR 1492...
ÉLOGE DE LA TOLÉRANCE... L'UNIVERSEL EST-IL
EUROPÉEN?... FIGURES DU MAÎTRE...
TÉLÉ...VISIONS... LE PARI DÉMOCRATIQUE...
SPORT ET COMPÉTITION... ESPACE: LES BANLIEUES
DE L'INFINI... VIOLENCES... PSYCHANALYSE: LA
RÈGLE DU JE...

**CHAQUE MOIS: UN ENTRETIEN AVEC DES
PERSONNALITÉS DU MONDE DES ARTS, DES
LETTRES, DE LA SCIENCE, DE LA CULTURE...**

FRANÇOIS MITTERRAND... JORGE AMADO...
RICHARD ATTENBOROUGH... JEAN-CLAUDE
CARRIÈRE... JEAN LACOUTURE... FEDERICO
MAYOR... NAGUIB MAHFOUZ... SEMBENE
OUSMANE... ANDRÉ VOZNESSENSKI... FRÉDÉRIC
ROSSIF... HINNERK BRUHNS... CAMILO JOSÉ
CELA... VACLAV HAVEL... SERGUEÏ S.
AVERINTSEV... ERNESTO SÁBATO... GRO HARLEM
BRUNDTLAND... CLAUDE LÉVI-STRAUSS...
LEOPOLDO ZEA... PAULO FREIRE... DANIEL J.
BOORSTIN... FRANÇOIS JACOB... MANU
DIBANGO... FAROUK HOSNY... SADRUDDIN AGHA
KHAN... JORGE LAVELLI... LÉON
SCHWARTZENBERG... TAHAR BEN JELLOUN...
GABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ... JACQUES-YVES
COUSTEAU... MELINA MERCOURI... CARLOS
FUENTES... JOSEPH KI-ZERBO... VANDANA
SHIVA... WILLIAM STYRON... OSCAR
NIEMEYER... MIKIS THEODORAKIS... ATAHUALPA
YUPANQUI... HERVÉ BOURGES... ABDEL
RAHMAN EL BACHA... SUSANA RINALDI...
HUBERT REEVES... JOSÉ CARRERAS... SIGMUND
FREUD ÉCRIT À ALBERT EINSTEIN...

**CHAQUE MOIS: DES RUBRIQUES SUR L'ACTION DE
L'UNESCO DANS LE MONDE, L'ENVIRONNEMENT,
LE PATRIMOINE MONDIAL ...**

